

LA PSYCHANALYSE EN SOCIETE

par Victor SMIRNOFF

(Ce texte, complété et partiellement remanié, est celui d'une conférence prononcée le 23 octobre 1984 à l'Association Psychanalytique de France.)

- L'analyste et sa Société.

Lorsque j'annonçai à un collègue et ami le titre de cette prestation inaugurale de notre année de travail, il me demanda, avec une légère trémulation de la voix, si cela allait être une conférence scientifique.

Je suis resté coi : à vrai dire je ne m'étais pas posé une telle question, mais une fois formulée, elle provoqua quelque incertitude. Parler des sociétés analytiques était-ce vraiment de la science ? Tel que je l'envisageais ce n'était certainement pas de l'histoire ; encore moins de la sociologie. Alors comment qualifier ce que j'avais obscurément défini comme devant être mon propos ?

Je ne suis pas sûr du tout que cela appartienne au domaine de la "science". Je me demande même si cela est une conférence. Du même coup la question de ce que doit être une "conférence scientifique" venait d'être posée. Il faudra bien que nous en parlions tout à l'heure.

L'analyste (ou l'analyse) fonctionne en société. Il aurait fallu l'écrire bien sûr au pluriel. Mais avec l'esprit d'escalier qui fut le mien, je n'y avais pas pensé. Ajoutez donc courageusement un S à la fin du titre : sociétés au pluriel.

J'avais laissé subsister cette ambiguïté car cette pauvre plaisanterie me faisait sourire.

Étonnons-nous que la psychanalyse soit encore un des sujets favoris des dîners en ville. Pour peu que l'on vous sache de la

confrérie, la curiosité, voire l'hostilité depuis près d'un siècle n'étant toujours pas éteinte, l'on vous met à contribution. L'analyste est une de ces figures, désormais classique, de la Comédie Humaine. A moins qu'il n'ait remplacé le Dr COTTARD dans le petit clan des Verdurin.

Il y fait même "bella figura" s'il a appris à déjouer le ridicule dont on cherche à l'affubler. Il peut donc s'y trouver à l'aise ou en porte-à-faux, mais quoi qu'il en soit, rien ne l'oblige à affronter cette épreuve s'il n'en accepte pas les éventuels inconvénients. Cela dépend de ses goûts, de ses talents, voire du plaisir narcissique ou pervers - qu'il peut en attendre.

Peut-être serait-il plus sérieux de se demander quelle place occupe l'analyste dans la Cité. Sujet qui pourrait être matière à études statistiques, psychosociales, d'économie politique, ou idéologiques. Ce n'est pourtant pas cet aspect-là qui me préoccupe. Et d'ailleurs il est relativement facile à l'analyste de ne pas se poser de telles questions, de continuer à exercer son artisanat sans se sentir trop concerné par la situation qu'il s'attribue ou qui lui est faite.

Mais s'il lui est possible de se soustraire au Monde ou à la Cité, il est une autre société, presque consubstantielle de sa condition d'analyste : celle dont il est "membre" et à laquelle il est forcément confronté.

Même s'il n'éprouve aucun malaise dans la civilisation ou la culture, il est sûr de le ressentir à tel ou tel moment de façon transitoire ou permanente, intense ou atténuée au sein de sa propre société, celle de ses pères et ses pairs.

Il en fait partie à des titres divers ; il est analyste en formation, membre adhérent ou titulaire, modeste apprenti, second violon ou Grand Maître, mais il ne peut guère éviter d'en être, de cette société à laquelle il est affilié.

Car l'analyste appartient toujours à un groupe. Il y a bien quelques exceptions : il existe des francs-tireurs, des originaux, des excentriques, inacceptables ici ou là, ou nourrissant une vocation de solitaires. Très peu nombreux il est vrai et d'ailleurs sont-ils viables ? Sont-ils fiables ? Sont-ils même "analystes" ? Car, - et c'est là une question importante- peut-on être un analyste anachorète ?

Peut-on poursuivre sa vocation psychanalytique sans remettre en cause ce qu'il en est de sa pratique, sans établir de lien socialisé avec d'autres analystes ? Rares sont ceux qui choisissent cette sorte de marginalité ou de solitude. Il conviendrait même de se demander ce que cela recèle de phobie, de paranoïa, d'inhibition ou de mégalomanie ; ce qu'il en est de cette survie dans le désert, dans l'exercice de son art et de sa méditation, se nourrissant de sa propre réflexion dans l'autophagie inflationniste de son langage. Comment subsister sans se faire entendre, sans exprimer ses doutes, ses perplexités théoriques ? Presque tous, même les plus marginaux trouvent je pense, en fin de compte quelque compagnon d'infortune pour constituer de petits cénacles plus ou moins mystiques. Mais dans ces cercles étroits, restreints à l'exégèse ésotérique au mirage de la spéculation, est-il pensable qu'un minimum d'objectivité puisse y trouver sa place ?

Le fait est que l'analyste est cénobite : la grégarité est son lot, comme celui du "criquet pèlerin" son destin groupal ne procède pas d'une nécessité biologique ou doctrinale,

mais répond à des exigences spécifiques et qui tiennent à la nature même de son projet.

II - Malaise dans la société.

Il est donc "sociétaire", et, à ce titre, soumis aux difficultés et aux conflits de la vie de ce groupe quelque peu insolite qu'est une société analytique.

Je m'avance là avec une extrême prudence car pour parler de cette "micro société" qu'est l'A.P.F. (et je ne fais pas allusion ici à la relative modestie de nos effectifs) il serait possible (et je pense que beaucoup d'entre nous ont été tenté de la faire) d'envisager une investigation du comportement groupal, de ses idéaux, des relations entre les divers membres du groupe et de leur rapport aux instances directoriales, du rôle et des responsabilités dont chacun -à des degrés divers- se sent ou se croit investi.

Est-ce utile d'ajouter que, comme tout groupe humain, celui-ci est soumis à des tensions ; qu'il existe des regroupements internes, reflétant dans sa variété et sa variabilité, des parentés théoriques ou des affinités électives, la diversité des liens et des tendances.

Il n'est pas exceptionnel que les oppositions, les rivalités, les désaccords aillent jusqu'à éclater en conflits ouverts.

Je ne parle pas ici des scissions, des clivages, des mouvements séparatistes que nous connaissons bien puisque nous en sommes nous-mêmes doublement issus et qui, depuis quelque temps, (et non seulement en France) sont le lot

de nombreuses sociétés.

Ne prenons ici en considération que les sociétés "tranquilles", comme la Britannique qui a accepté depuis longtemps de reconnaître en son sein trois groupes (d'ailleurs plus hétérogènes qu'on le pense) et qui vivent apparemment dans une relative et tolérante harmonie. Ou encore, si mes renseignements sont exacts, une bonne entente règne dans la Société Allemande, d'ailleurs morcelée en nombreuses principautés locales, plus ou moins autonomes, rappelant en ceci le modèle historique de l'Allemagne prébismarckienne.

Voire l'A.P.F. dont la stabilité depuis 20 ans fut exemplaire, ce qui ne signifie pas que sa croisière fut sans péripéties.

Dans "Prova d'orchestra", film méconnu de Frédéric Fellini,, un chef quelque peu tyrannique essaie de faire régner l'harmonie dans un orchestre depuis longtemps amadoué. Brusquement des conflits éclatent : syndicat contre direction, révolte des instrumentistes, rivalités des pupitres, jalousie des exécutants. Le tout se termine dans le caquetage contestataire, les cris et les horions, l'effondrement des plâtres, le bal des clowns musicaux...

Dérisoire image de la dissension d'un groupe de travail qui semblait si bien rodé dans la poursuite d'un but commun. Insurrection contre le chef qui paraît odieux à ceux à qui il cherche à imposer son idée de la partition : une partition qui peut reconnaître différentes lectures comme le savent les

fidèles de la "Tribune des critiques de disques (c'était le must du dimanche après-midi) et qui se souviennent des querelles de musicologues éminents, chacun défendant tour à tour telle ou telle interprétation. Echanges passionnés qui portaient sur le tempo, la tessiture des voix, l'intensité des pupitres ou encore sur la conception qu'avait tel chef ou tel virtuose du morceau qu'il interprétait...

Pouvons-nous nous y reconnaître, compagnons des tables rondes ? L'on sait à quel point, lorsque les langues se délient, on peut se trouver en désaccord sur des points cruciaux de la théorie analytique : la pulsion de mort ; la théorie du traumatisme ; le symbole et le signifiant ; la frustration et le manque ; la théorie de l'angoisse... et je ne cherche pas à être exhaustif.

La doctrine, d'accord. Les théories, en veux-tu, en voilà ! On se jette l'anathème. Tous pour une même foi, mais dans des croyances différentes.

Ce sont là des images caricaturales qui n'ont pas cours dans les sociétés "tranquilles", où les dissensions se règlent dans la courtoisie des séances scientifiques ou bien s'expriment dans les votes lors des réunions administratives : les désaccords doctrinaux donnent lieu à des discussions de bon aloi.

Abandonnons donc les métaphores bouffonnes et les querelles théologiques pour nous demander quelles pourraient être les causes de ce malaise qui parcourt toutes les sociétés analytiques.

Je me suis souvenu de l'allocution présidentielle de Van der Leeuw qui fut porté à la présidence de l'Internationale

dans les années qui suivirent la création de l'A.P.F. Prenant pour sujet "La Société Psychanalytique" (1), il lui consacra quelques pages qu'on aurait pu croire inspirées par ces affaires d'autrefois, mais qui, avec le recul de presque 20 ans, sont d'une portée plus générale.

Il y soulignait d'abord l'importance de l'investissement affectif de l'oeuvre et de la personne de Freud : l'ambivalence, mais aussi la revendication d'être chacun héritier de son oeuvre :

"Son oeuvre, dit-il, n'appartient à personne, et personne n'a le droit de se l'approprier, et personne n'a été désigné pour être son successeur";

et plus loin

" Toute attitude qui ressemblerait à une mentalité d'apôtre, qui témoignerait d'une inclination narcissique est inadéquate. Nous devons être vigilants pour ne pas renforcer ces effets qui prévalent souvent dans les sectes religieuses".

La revendication de la "fidélité" à l'oeuvre de Freud, ainsi que les accusations de déviationnisme et de trahison à l'égard de cette oeuvre traversent l'histoire de toutes les sociétés d'analyse. Je ne pense pas que nous en soyons indemnes.

D'autre part et sur un autre plan, Van der Leeuw se demandait dans quelle mesure le développement de la psychanalyse que ce fut en tant que science ou dans ses aspects organisationnels n'avait pas été entravé par la situation complexe

(1) P.J. VAN DER LEEUW, The Psychoanalytic Society,
Int, J . Psa, 1968.

qui règne dans nos sociétés du fait de nos modalités de formation (je dirais même de « reproduction ») et des attitudes de dépendance, d'omnipotence ainsi que de l'angoisse qui en découlent.

Il serait utile de s'interroger sur les raisons de tels conflits. Il n'est certes pas prouvé que les conflits soient plus nombreux dans les sociétés analytiques que dans d'autres groupes mais Van der Leeuw (et il n'est pas le seul) avait l'impression qu'ils y étaient particulièrement intenses.

L'envie, les rivalités, les luttes pour le pouvoir, la formation des petits groupes qui mènent aux dissensions et se nourrissent d'intrigues, sont considérées comme allant de soi, "matter of course". Van der Leeuw attribuait ces comportements à la survivance de nos conflits archaïques, peu ou mal analysés, ce qui selon lui, expliquait la fréquence de l'acting-out dans les communautés analytiques.

"Das Analysieren verdirbt den Charakter" aurait dit un jour Freud à un interlocuteur.

"Le travail analytique donne mauvais caractère". Il le gâte, le corrompt, l'abîme.

Il est vrai que les analystes ont "mauvais caractère". Ils sont susceptibles, obstinés, sectaires, irritables, atrabilaires, tyranniques. Quand je regarde mes collègues, je pense que Freud avait raison. Moi j'ai toujours pensé que j'avais bon caractère. Je dois être une exception...

A ce mauvais caractère généralisé, Van der Leeuw reconnaissait plusieurs raisons majeures que je ne ferai qu'évoquer ici.

Il est banal de dire que l'analyste exerce un métier "impossible" (le mot, comme chacun sait, est de Freud) car il nous confronte dans notre pratique, à longueur d'année, voire durant toute notre vie, à nos sentiments d'impuissance, d'angoisse, de déplaisir, de frustration et d'incertitude.

Le travail analytique touche profondément à nos conflits psychiques les plus archaïques, et pourtant il exige que nous gardions notre stabilité, notre contrôle, notre objectivité. Et ceci retentit, bien plus que nous ne voulons l'admettre, sur notre vie institutionnelle et nos relations avec nos collègues.

Une autre remarque de Van der Leeuw concerne l'idéalisation de l'institution analytique et surtout de celle à laquelle appartient l'analyste. Il s'attend à la trouver parfaite, un lieu d'harmonie et de bonne entente, de clarté et d'unanimité théorique alors qu'il est confronté au cours des débats scientifiques aux désaccords, aux conflits, aux critiques, à l'amertume qui divise la société en autant de clans. Chacun, quoi qu'il en dise, demeure convaincu que l'erreur est du côté "des autres". Atmosphère à tout prendre probablement plus favorable à la réflexion, que l'ennui qu'inspire la langue de bois analytique, mais nullement productrice de quiétude.

Quel que soit le plaisir qu'on puisse prendre aux disputations, "voire aux disputes", cela ne s'accompagne pas d'une diminution des tensions.

Rappelons enfin que même dans les sociétés les plus stables et les plus tranquilles, les relations entre les collègues sont parcourues de fibrillations et de secousses où les éléments passionnels ne sont pas négligeables.

D'ailleurs comment pourrait-il en être autrement dans une société analytique : une société autoreproductrice, pour ne pas dire parthénogénétique, où les transferts et contre-transferts, créent des réseaux intriqués et où l' influence croisée des analystes formateurs, des contrôleurs et des maîtres à penser participe d'une polygynie bigarrée et fructueuse.

Ne nous étonnons donc pas que la vie "en Société" soit parfois difficile à supporter.

Resterait à comprendre pourquoi l'analyste demeure attaché à sa "maison" malgré toutes ces tribulations. Si l'on écarte pour quelque moment encore les raisons qui justifieraient sa présence je parle des visées et des tâches que la société assume et quoi qu'on puisse dire sur le malaise dans la société, il est vrai que chacun y trouve aussi autre chose que d'y étancher son intérêt scientifique ou son désir de formation.

On sait que dans ce lieu des amitiés se nouent, des liens souvent complexes s'y créent , qu'il y règne un discours commun né d'une idéologie et d'une expérience partagée , qu'une intimité s'instaure du fait même des difficultés, des soucis et des perplexités que nous rencontrons tous dans notre pratique et notre vécu institutionnel , qu'une histoire s'y écrit peu à peu, sorte de chronique familiale où se mêlent les filiations analytiques,

les drames de la vie et de la mort, qu'une tradition y règle les travaux et les jours, le partage des responsabilités, qu'on y trouve réconfort, conseil, et que parfois les propos échangés, même les plus anodins en apparence, peuvent faire office d'interprétation.

Si la société analytique peut apparaître à certains, et à certains moments, comme une marâtre, elle n'en demeure pas moins l' alma mater qui nous a accueillis et qui nous abrite.

III - Usage et Mode d'Emploi.

Telle qu'elle est dans ses aspects contradictoires, la société analytique s'assigne des tâches : elle se propose c'est inscrit dans l'article 2 de nos statuts- "d'apporter sa contribution à la recherche en psychanalyse et de former des psychanalystes selon les normes admises dans les sociétés freudiennes". Recherche et formation, représentent la finalité des sociétés analytiques.

Il fut un temps où l'on prétendit qu'une société analytique ne devait avoir pour vocation que son travail scientifique, les tâches de formation étant déléguées à une organisation indépendante. Cette division du travail se trouve chez nous inscrite dans les statuts qui stipulent que l'A.P.F. délègue à son Institut de Formation le soin de former des analystes. Vous connaissez son fonctionnement avec ses deux comités : le Comité de Formation qui est chargé des problèmes de "cursus", de l'admission aux contrôles

et leur validation, et le Comité de l'Institut auquel sont confiés les problèmes de l'enseignement et ses modalités. Cet Institut de formation, formellement indépendant puisqu'il est dirigé par un Directeur nommé par le Conseil, est en fait étroitement articulé à l'Association.

Quoi qu'il en soit sur le plan administratif (ou statutaire) je suis convaincu que l'Association et l'Institut de formation sont solidaires, et que les activités scientifiques et de formation forment un tout cohérent.

A ce propos permettez-moi d'ajouter deux remarques. D'une part, les analystes en formation chez nous sont invités à participer activement aux activités dites scientifiques de l'A.P.F. D'autre part, certains analystes en formation sont cooptés pour faire partie des comités soit de l'Association (Comité Scientifique), soit de l'Institut de Formation.

Outre le fait que nous comptons sur leur participation effective à ce travail qui est à la fois d'organisation et de réflexion, leur présence symbolise et concrétise le lien établi entre le domaine scientifique et le domaine formateur.

Comment d'ailleurs serait-il possible de les isoler les uns par rapport aux autres ? Pourtant ne vous étonnez pas, si pour un besoin de clarté, je vais ici scinder les remarques concernant la formation de celles qui concernant les activités scientifiques et de recherche.

a) Supervision / Enseignement.

Pour que mon propos soit clair je distinguerai sous la rubrique de la "formation" deux activités liées pourtant dans une finalité commune :

- la formation à la pratique, c'est-à-dire pour l'essentiel la question des contrôles ou des cures supervisées ;
- l'enseignement, par quoi j'entends la formation dite théorique.

Je n'ai pas l'intention de brosser ici ce qui fut autrefois appelé "le parcours du combattant", à savoir les modalités que nous avons élaborées à la longue à l'A.P.F. pour l'admission et la validation des contrôles, ainsi que la validation du cursus et la question du mémoire.

Là-dessus, je me suis expliqué longuement au mois de juin 1984, dans un rapport qui me fut confié et présenté à Paris devant le Ier Congrès Européen sur la Formation, où je retraçais l'historique de nos conceptions en exposant le déroulement du "cursus" tel qu'il se présente actuellement.

J'avais souhaité que vous puissiez tous en prendre connaissance avant cette première réunion, car il devait être publié dans le numéro de Documents et Débats. Devant la multiplicité des tâches auxquelles chaque nouveau conseil est affronté en début d'exercice, ce numéro ne pourra paraître qu'au début de novembre. Je vous

demande de ne pas nous en tenir rigueur. (1)

Mais le problème qui me préoccupe est d'une autre nature, car ce n'est pas de "modalités" dont il s'agit aujourd'hui et ceci n'est pas sans rapport avec ce qui s'est passé depuis. En effet la semaine dernière, je suis revenu de Londres où nous nous étions rendus, Nicole BERRY et moi-même en tant que délégués de l'A.P.F. à une autre réunion, la Conférence annuelle sur la formation qui s'est tenue le 11 octobre 1984, organisée aussi par la F.E.P. et qui portait cette fois-ci sur la "supervision". Devant un public plus restreint, limité à deux délégués de chaque société analytique européenne, Frédéric Wyatt, un collègue allemand de Fribourg, présenta un rapport qui portait pour titre : "Malaise dans la supervision".

Décidément nous travaillons depuis quelque temps dans le malaise !

F. Wyatt, par quelques exemples "cliniques" concrets, illustra la difficulté qu'il nous arrive d'éprouver, au cours de certains contrôles de juger de la qualité "analytique" d'un analyste en formation ou de prévoir "l'avenir analytique" d'un candidat. Questions qui l'entraînaient à envisager les prémisses même de la formation analytique.

Pourtant la discussion qui suivit cette intéressante présentation dévia rapidement et je fus frappé, une fois encore, par le fait que toutes les discussions portaient presque

(1) Ce rapport a paru entre temps dans le numéro 23 de Documents et Débats, en novembre 1984

exclusivement sur la tactique, voire les stratégies de la pratique, de la sélection et de la validation.

Comme toujours, des modalités et des critères, parfois surprenants, furent évoqués par les délégués des diverses sociétés, chaque société ayant manifestement trouvé un mode de fonctionnement qui lui paraissait répondre à ses besoins et à ses moyens. La courtoisie et, pour certains, la lassitude aidant, on écouta avec patience ou indifférence les diverses interventions.

Par ailleurs, j'étais convaincu, et Limentani dit tout haut ce que je pensais par devers moi, que nous allions nous séparer après ce colloque chacun étant convaincu que "leur" manière de faire était, sinon la meilleure, du moins la seule qui pourrait leur convenir... et que de toutes façons nous étions fermement décidés, sans peut-être le savoir, de ne rien changer à notre fonctionnement.

Je revins de Londres de fort méchante humeur. D'autant plus affligé que je connais beaucoup de mes collègues depuis longtemps, que je les estime et que certains d'entre eux sont devenus des amis.

Rares furent ceux pourtant qui, à mon avis du moins, voulurent poser des questions essentielles, préoccupés de vouloir assurer de leur mieux des tâches indispensables de l'apprentissage des jeunes analystes, il me semblait que l'on perdait de vue la finalité ultime de la formation même.

Chose remarquable est-ce l'air du temps ou l'évolution irrésistible de notre discipline? presque toutes les sociétés semblent aujourd'hui être davantage préoccupées par des problèmes que je nommerais volontiers pragmatiques et que leur souci majeur

est de savoir comment produire des analystes praticiens compétents. En vérité, il n'y aurait rien à y redire, car sur ce plan les questions qui peuvent se poser à l'institution sont importantes et intéressantes.

Je vais vous citer quelques exemples à propos des supervisions, qui concernent aussi bien l'économie interne de cette pratique et son processus :

- Comment devient-on un analyste superviseur ? Quelle est ou devrait être sa formation ?

-Comment une société analytique désigne-t-elle les superviseurs ? Quelles sont les qualités requises (ne parlons pas de critères) pour être (ou devenir) un superviseur ?

- Existe-t-il différentes techniques de supervision et à quels "critères" un superviseur se réfère-t-il pour déclarer qu'un "supervisé" a terminé son travail et n'a plus "besoin" de supervision ?

- La supervision devrait-elle être instauré quand l'analyste en formation n'a qu'un seul cas d'analyse, ou au contraire serait-il préférable qu'il eut déjà un début de pratique ? Faut-il que la supervision débute pendant que le supervisé est encore en analyse ou plus tard ?

On admettra sans trop de réticence que toutes ces questions sont pertinentes : les problèmes qu'elles soulèvent sont pleins de bon sens et il faut bien dire que nous serions fort embarrassés si on nous demandait de formuler une vue d'ensemble, convaincante et cohérente, de la pratique contrôlée.

En la matière, il me semble que l'expérience des superviseurs à l'A.P.F. même se révélerait être fort différente chez les uns et les autres et qu'il serait utile que nous en débattions entre nous. Aussi n'est-ce pas ces disparités qui me déplurent. Mais en revanche, il me parut curieux qu'à Londres on ne fit aucune allusion à ce qu'il en était de la « formation théorique ». (1)

On pouvait supposer qu'une telle formation allait de soi, et que ce sujet ne présentait pas d'intérêt majeur ; les interventions que je me suis hasardé de faire paraissaient presque incongrues comme si on n'établissait aucun lien entre "l'enseignement" et les "contrôles".

Encore s'agirait-il de savoir ce qu'on entend par "théorie" et comment cela s'enseigne ? Et même si cela s'enseigne ? Ou mieux, faut-il l'enseigner ?

Nous abordons ainsi un problème qui est le nôtre, car il touche précisément à l'élaboration de notre programme d'enseignement et de ce qui peut s'entendre par "cursus".

Voilà bientôt 20 ans que je participe plus ou moins activement aux affaires de l'A.P.F. à des titres divers. Tous les ans, la même partie se joue : publier le programme dit de l'enseignement, et mettre sur pied le calendrier scientifique.

(1) Il faut que cela soit clair : j'oppose ici la "formation à la pratique" et la "formation théorique" qui comprend l'enseignement (clinique ou psychopathologie, métapsychologie, technique analytique) sous forme de groupes de travail, d'exposés, de réunions, etc. Je n'oppose pas la "théorie" à la "clinique", mais je cherche à distinguer la pratique contrôlée de l'enseignement théorico-clinique. Ceci est important pour entendre la suite de ce rapport. (Note ajoutée par l'auteur à la suite de la confusion qui s'était manifestée pendant la discussion qui avait suivi).

Il est à remarquer que ce programme des activités de formation et de recherche ne satisfait personne : ni les responsables à qui, il incombe de l'élaborer, ni ceux qui proposent et dirigent les groupes de travail, ni les analystes en formation chez nous.

A quoi cela tient-il ?

On serait tenté de dire, car cela expliquerait tout : "désaffection de la théorie". Quelle ironie !

Une société d'une quarantaine de membres actifs qui animent au moins quatre publications périodiques (la NRP ; Psychanalyse à l'Université ; Inconscient et culture ; Ecrit du temps) , une société qui met sur pied tous les ans deux Entretiens de psychanalyse et qui organise une dizaine de séances scientifiques, sans compter la participation de ses membres à de nombreuses réunions extra-muros ainsi que la publication d'ouvrages dans diverses collections : il est difficile de prétendre sérieusement que la réflexion psychanalytique ne soit pas vivante à l'A.P.F.

Demandons-nous pourquoi cette même société est si mécontente de "l'enseignement" qu'elle propose ? Il y a là un paradoxe qui met sans doute en cause la conception même que nous nous faisons d'un enseignement.

Il est évident qu'un "enseignement" devrait permettre l'acquisition et un abord des données psychopathologiques et métapsychologiques de notre discipline, non sous forme d'un enseignement magistral, mais au sein de groupes de travail dirigés par les membres de notre association. Cette tâche est assurée, même s'il ne s'agit pas d'un abord méthodique, exhaustif et planifié, mais en partant des recherches et des préoccupations de ceux qui

prennent en charge la responsabilité des groupes et des séminaires.

Mais cela ne saurait suffire car l'"enseignement" de la psychanalyse ne saurait être pure acquisition d'un "savoir" et encore moins un endoctrinement.

Ce que l'institution psychanalytique se propose en tant que visée serait à désigner du terme de transmission : transmission d'une histoire, d'une éthique, d'une expérience, d'une méthode, d'une discipline, de la lente élaboration d'une pensée avec ce qu'elle comporte de vicissitudes et d'errements.

Une telle transmission devrait tenir compte des témoignages et des réflexions sur les recherches de chacun, dans l'hic et nunc de leur parcours actuel et non seulement de l'enseignement d'un acquis immuable et figé.

Il m'a paru intéressant d'avoir recours à la sociologie théorique pour illustrer mon propos en établissant une distinction entre institution et organisation, tel que l'expose Eugène Enriquez (1).

L'institution est un groupe où la question de l'origine est posée d'emblée : elle a pour but d'assurer la transmission d'un savoir, d'un système de valeurs, d'une loi qui s'intériorise dans des comportements concrets. Les institutions s'originent autour d'une personne centrale et posent la question de la paternité. Pour fonder valablement une institution, son créateur doit s'exprimer par un texte.

Les institutions sont essentiellement formatrices et cherchent à promouvoir un certain type d'homme, de pensée et

(1) Dans un remarquable travail commun avec Micheline Enriquez : "La psychanalyse et son institution", Topique, 6, 1971.

de comportement. Il s'agit, selon Eugène Enriquez, d'une expérience de pouvoir vécu comme totalitaire qui cache sa violence par une série de cérémonies initiatiques faites pour le "bien" du sujet.

A l'institution ainsi définie s'oppose grosso modo ce que Enriquez appelle l'organisation volontaire. Cette organisation est établie sur un désir commun de réalisation d'une tâche, et fondée sur un système cohérent et rationalisé (doctrine ou idéologie). Il n'y a pas de loi préexistante mais l'émergence de règles de conduites par le groupe en vue de sa praxis théorique et de sa praxis quotidienne. Il n'y a pas de "créateur" mais un appareil directeur élu par la base. Il n'y a pas de système éducatif au sens strict du terme mais une formation de l'individu qui intériorise les règles communes.

On peut, dans ces deux modèles, reconnaître le fonctionnement de la société analytique : elle est à la fois institution dans sa visée de transmission et organisation dans l'apprentissage de la pratique.

La société analytique est une institution dans la mesure où elle fondée sur le discours de Freud, verbe inaugural et incarné et dont elle cherche à dévoiler la vérité par rapport à une loi. Elle fait du rapport au texte, à la paternité et à la filiation le centre même de sa pratique. Formatrice elle se propose la transmission d'une doctrine, tout en remettant en question ses théories.

Hiérarchisée dans son organisation interne, ritualisée à ses réunions, formalisée dans sa méthode et dans ses règles, elle prône pourtant le libre choix au nom d'une éthique

de la rationalité : libérale, égalitaire, matérialiste.

Tout en étant fermée sur elle-même et se voulant à l'écart du monde, elle travaille à la propagation de ses idées dans le domaine de l'éducation, de la médecine, des sciences humaines. Elle se veut à la fois porteuse d'un savoir subversif et revendique sa reconnaissance dans le corps social.

Cela sans doute éclaire son statut dualiste où elle cherche d'une part à assumer la transmission de la doctrine et de l'autre à assurer l'apprentissage d'artisans compétents.

De cette double visée découle le statut ambigu de tout enseignement de la psychanalyse : de la psychanalyse en tant que "science" et de la psychanalyse en tant que "pratique". De cet angle étroitement ouvert il ne saurait y avoir de bissectrice, car l'essentiel de toute transmission est une intrication permanente des deux axes : figure que seule une topologie savante saurait réaliser, mais laissons-là les modèles mathématiques ...

Disons cependant à quoi, selon moi, peut servir un enseignement. J'ai, sur ce point, au cours de ma vie institutionnelle, évolué peu à peu. Faisons un rapide flash-back.

Mon expérience (qui fut partagée par d'autres) au début de ma "carrière", fut particulière en ceci qu'à la SFP (1), où je fis mes premiers pas, il y eut deux sortes d'enseignements. D'une part, celui de Daniel LAGACHE qui anima, sans parler de ses cours à la Sorbonne, un certain nombre de groupes de recherches (parmi lesquels celui consacré au_ vocabulaire de la psychanalyse dont on connaît

(1) Pour mémoire : La Société française de psychanalyse, fondée en 1953 à la suite de la première scission au sein de la Société psychanalytique de Paris.

l'aboutissement concrétisé par Laplanche et Pontalis); d'autre part le "séminaire" de Jacques Lacan, qui avait lieu le mercredi matin à la Clinique de l'encéphale et des maladies mentales, dont on sait la place qu'il tint de 1953 à 1963 et continua à tenir, ailleurs, jusqu'aux années 1970. En marge de ces deux ténors, un certain nombre de groupes d'études animés par ceux qui, encore jeunes à l'époque, déployaient beaucoup de zèle et d'efforts à faire passer la théorie freudienne aux catéchumènes.

Une époque, relativement pauvre en publications analytiques, peu fournie en traduction des textes freudiens, démunie d'écrits des épigones : ni Abraham, ni Ferenczi, ni Jones, n'étaient alors accessibles en français.

Les "groupes d'études" étaient une réponse originale et libératrice face au monolithisme des trois cycles d'enseignement proposés par l'Institut, lourde et académique machine, rebutante et obligatoire.

J'étais alors un fervent défenseur de l'autodidactisme, ou plus exactement de l'autodétermination, en psychanalyse, partisan de la multiplicité des enseignements, libre choix des sujets et des groupes, allant piocher (et à l'occasion me produire) de-ci, de-là, au gré de ce qui était offert et ce qui me paraissait correspondre à mes besoins : Favez, Dolto, parmi les aînés ; Leclaire, Perrier, Anzieu, Granoff parmi mes collègues. Je lisais, traduisais, m'enthousiasmais, parfois ombrageux, parfois découragé, mais satisfait et étonné de tant de science et de tant de diversité.

Le psittacisme lacanesque n'avait pas encore atteint les débordements qu'il connut depuis et la curiosité allait tous

azimuts vers l'école anglaise avec Balint et Winnicott, Ella Sharpe, Jones et consorts, mais aussi vers les USA, Spitz, Grotjahn, Bettelheim, Erikson... En même temps que s'éveillait parmi les analystes l'intérêt pour les sciences humaines, l'éthologie, la philosophie où Hegel -plutôt que Nietzsche- et Heidegger - de préférence à Sartre- tenaient la vedette.

Puis vint le temps de la deuxième "scission" : pendant quelque temps nos énergies furent absorbées ailleurs. Une fois établie l'autonomie de l'A.P.F. il nous a fallu réinventer une forme nouvelle d'enseignement qui serait autre chose que les improvisations du lacanisme ou la contrainte systématisée telle qu'elle se pratiquait à l'"Institut". Sur le fond il fallait trouver une voie entre la rigidité scolaire (du moins perçue comme telle) de la "Parisienne" et la boursouflure des Jeunes Turcs lacaniens. Comment élaborer un abord original ?

Il ne s'agissait donc pas d'instaurer chez nous le carcan de l'enseignement obligatoire, rigide, ni de se satisfaire d'un "digest" de la psychanalyse "à la Fenichel", auteur d'un compendium systématique et simplificateur de l'oeuvre freudienne. Retour donc, une fois de plus, à la lecture (et à la traduction) des écrits de Freud et de ses épigones, aux sources de la psychopathologie et des concepts fondamentaux.

Nous voulions rester à la fois près du texte et de l'esprit de l'oeuvre. Notre idée était de mettre à la disposition des "jeunes analystes" (en 1953, nous n'étions nous- mêmes pas encore des seniors) une formation que nous divisions en trois rubriques : une présentation de la psychopathologie analytique, un commentaire

de la métapsychologie freudienne, un séminaire de technique analytique. Sans avoir la prétention de couvrir tous les ans la totalité du territoire de la psychanalyse, notre objectif était de traiter chaque année un aspect choisi selon les intérêts du moment. Ainsi il y eut, au cours de la première année, un groupe "clinique" concernant la névrose obsessionnelle, un autre "technique", qui traitait de l'interprétation et un troisième, théorique, qui se proposait d'examiner le concept de l'angoisse.

A quoi venait s'ajouter un certain nombre de groupes de travail sur des questions plus particulières, plus spécifiquement orientés sur tel ou tel sujet proposé à la discussion.

Tout en évitant de rigidifier le cadre et le mode de cet enseignement, le projet d'une planification minimale nous paraissait alors souhaitable ; je pense, quant à moi, qu'elle le serait encore aujourd'hui.

Pourtant il faut constater que le tableau a bien changé du côté des "élèves" ; la multiplication des lieux où l'on parle d'analyse (et selon des modalités très diverses), l'introduction de la psychanalyse dans l'université ; la Profusion, et parfois la confusion, des publications analytiques ; son usage et son application aux sciences humaines : tout cela a certainement quelque peu calmé la fringale des années soixante et rendu moins innocents, du moins je l'espère, nos jeunes collègues. Il est probable qu'ils sont animés d'un zèle et d'un appétit différent du nôtre, peut-être ont-ils moins besoin de mentors et davantage d'interlocuteurs...

Voilà donc pour les uns. Voyons maintenant ce qu'il en est des autres à qui incombe la tâche de conduire à bon port ceux qui nous ont fait confiance pour essayer de devenir "analystes".

En effet, l'organisation de cet enseignement n'est pas simple. Est-ce dû au fait que nous sommes une société où les énergies disponibles sont en nombre limité ? C'est possible, mais c'est comme ça.

Il est vrai que tout le monde n'a pas la fibre pédagogique et que certains plus aptes que d'autres à prendre les choses en mains. Certains d'entre nous sont désireux de conduire leur recherche de façon solitaire et ils ne sont pas disponibles pour assurer des "enseignements".

Il est vrai que nombre d'entre nous sont déjà pris par d'autres tâches -tout aussi indispensables- et qu'ils ne peuvent pas, pour des raisons évidentes, assumer un surcroît de travail.

Cela pose, parfois de façon aiguë, le problème des rapports qui s'établissent entre l'enseignement et la psychanalyse extra-muros et ce qui se transmet au sein des sociétés analytiques.

Sans aborder ici cet aspect des choses, qui représente pourtant un réel bouleversement depuis une vingtaine d'années et qui mériterait un examen approfondi, il nous reste à nous poser quelques questions. S'il est vrai qu'un certain enseignement de la psychanalyse se dispense aujourd'hui ailleurs, et souvent par des enseignants hautement qualifiés, que devrait être la fonction enseignante -ou mieux la spécificité- d'une société analytique ?

L'enseignement au sein d'une société analytique se différencie de tout autre enseignement qui se professerait au dehors, aussi remarquable, aussi brillant, aussi intéressant qu'il puisse être.

Le but précis que se propose une société d'analyse est de former les psychanalystes à la réflexion théorique autant qu'à la pratique, au-delà de l'engrangement de connaissances. L'enseignement dans une société d'analyse est une activité entre analystes : c'est dire qu'elle s'exerce dans une communauté qui partage une histoire, un vocabulaire, une expérience commune où la théorie peut se joindre à une pratique et où les enseignants sont avant tout des analystes.

De ce point de vue cette formation intra-muros est irremplaçable par tout autre forme d'enseignement.

Toutes ces raisons - et ce ne sont pas les seules - m'autorisent à considérer la formation analytique comme une tâche spécifique et à parler de transmission. Ce qui se trouve transmis, c'est l'aventure singulière d'une doctrine, un affrontement aux textes et aux oeuvres, à l'exercice de la lecture et de la pratique analytique : l'expérience de ce que fut pour tout analyste son parcours et son "destin".

La science de l'analyste ne saurait être un pur "savoir". Dans toute lecture d'un texte analytique se profile l'expérience de la pratique, l'implication personnelle conférant au discours théorique une signification surajoutée. Derrière les données les plus abstraites on perçoit la rumeur discrète mais persistante

du divan et du fauteuil.

Une dernière remarque sur cet enseignement institutionnel. L'absence d'un contrôle, ainsi que la liberté reconnue aux analystes en formation dans le choix de leurs activités, ne signifie pas que nous tenons cet enseignement pour "facultatif". Nous y tenons et même beaucoup. En fait l'enseignement est considéré par l'A.P.F. comme faisant obligatoirement partie du "cursus". Mais il ne faudrait pas croire que notre projet de formation se bornerait à n'être que l'engrangement de connaissances.

Pour nous l'enseignement est une rencontre avec les analystes de l'institution. Ils ne sont pas tous taillés sur le même patron, leurs intérêts sont parfois éloignés les uns des autres, leur pratiques différent, leurs positions théoriques sont souvent divergentes. Chacun a son style, son "objet transitionnel", sa bobine du fort-da, ses préoccupations et sa recherche du moment.

Mais vous, qui avez demandé à venir travailler avec nous vous devez savoir que ce "nous" est un pluriel, et ce n'est pas un pluriel de majesté. Ce pluriel désigne nos différences, notre tolérance les uns vis-à-vis des autres, la diversité de nos opinions, de nos pensées, de nos méthodes, de nos expériences. C'est à cela aussi que vous avez à vous affronter.

L'A.P.F. n'est pas un monolithe tombé du ciel, mais une patiente construction : c'est cela qui représente pour moi une "certaine" vérité d'une société analytique et c'est la raison pour laquelle l'autoritarisme, fût-il affublé des plus beaux atours, m'a toujours paru la chose la plus détestable et la plus délétère.

b) Activités scientifiques.

Si l'on veut bien se référer à une perspective historique, on constatera que la vocation formatrice apparaît relativement tard dans les institutions analytiques. C'est Eitingon, en 1920, qui proposa qu'un Institut de Formation soit rattaché à la polyclinique psychanalytique de Berlin. Par ailleurs, les normes de formation étaient très variables d'une société à une autre et ce n'est qu'en 1925 que fut discutée, au Congrès de Bad-Homburg, la création d'une commission internationale sur la formation. Non sans soulever des protestations (surtout du côté américain...) lorsqu'il fut question d'en uniformiser les modalités.

Et si aujourd'hui les problèmes concernant le "cursus", la supervision, les critères et les validations, ont pris une telle ampleur c'est peut-être un signe que la "formation" des psychanalystes nous préoccupe tout autant ou davantage que les questions de théorie.

Or c'est le lien qui unit la doctrine à la pratique qui constitue précisément le fond du problème ; la raison d'être des sociétés est de préserver la spécificité de la pensée analytique, de permettre la confrontation de la théorie et de la pratique pour en élucider les concordances et les disparités.

Il est vrai que tout analyste poursuit sa propre recherche. On peut dire que la pratique analytique est le "terrain" de

l'analyste au sens ou l'entendent les anthropologues :
recueil de faits et début de construction théorique.

Cela ne saurait suffire. La preuve en est l'incoercible écriture analytique qui s'épand dans les livres et les revues spécialisées, écrits que l'on pourrait presque qualifier d'intimes où l'analyste cherche à peaufiner sa pensée, à parfaire sa théorie, à trouver son propre chemin. De cette élaboration progressive, patiente et obstinée, dans telle direction qui lui est propre, peuvent naître de nouveaux concepts, des formulations originales, l'exploitation d'une idée ou d'une méthode. Mais, publiés ou non, dans les tiroirs de tout analyste s'amoncellent des carnets de notes, des ébauches d'articles, des feuillets épars où il consigne à longueur de journée, ses réflexions et ses perplexités. Comme si l'analyste afin de poursuivre son expérience ou mieux, son aventure intérieure, devait la mettre à l'épreuve de l'écriture.

Une telle "recherche" ne saurait être programmée car elle prend naissance dans la spontanéité de la pensée - je serais tenté de dire : inconsciente- et se poursuit selon une ligne créatrice originale et bien souvent imprévisible. Qu'elle tourne court ou au contraire s'étende et s'enrichisse, elle n'en demeure pas moins comme preuve d'un travail de pensée sans lequel l'exercice même de l'analyse deviendrait rapidement une activité routinière, voire stérile.

Recherche solitaire donc. Mais de cela la société analytique n'en aura que peu de chose si l'analyste garde secret ce travail d'élaboration.

Le rôle de l'institution commence au-delà de cette réflexion solitaire. Elle se propose pour but de mettre en commun le travail privé de l'analyste, de le soumettre à la discussion, de permettre la confrontation des recherches et des théories. C'est en cela que consistent les activités scientifiques de la société analytique.

D'une part, en favorisant la constitution de groupes qui permettent de constater la continuité entre les activités de formation et de recherche, et dont la création est souvent le fait d'initiative personnelle, proposés et animés par ceux des membres et des analystes en formation qui désirent poursuivre un travail commun.

D'autre part, la société analytique organise les activités dites scientifiques : conférences, entretiens, colloques, "tables rondes" qui réunissent les membres et les analystes en formation autour d'un thème choisi en fonction des intérêts communs. C'est au Comité Scientifique qu'incombe la tâche de déterminer le choix des thèmes et de proposer les modes de communication.

Ces activités scientifiques, bien que le nombre des participants se soit étoffé depuis quelques années, ont été en butte à de nombreuses critiques.

Il faut reconnaître qu'il y règne toujours une certaine tension. Selon les jours nos réunions participent tantôt de la corvée, voire d'une épreuve initiatique, tantôt d'un exercice de prestance ou d'une réunion de famille. Et pourtant, malgré les critiques, chacun se plaît à reconnaître leur utilité en tant que lieu de rencontres, fût-ce dans l'affrontement des points de vue. Car il est vrai que ce sont les activités scientifiques qui

confèrent à la société analytique son style et son image de marque en témoignant des tendances diverses qui la parcourent.

Et pourtant, là encore, j'entends souvent la sourde rumeur d'un mécontentement. Nos réunions ne seraient pas vivantes, le conformisme et la morosité y régneraient, un mystérieux terrorisme clôt la bouche à ceux qui voudraient y prendre la parole ; les anciens étoufferaient la spontanéité des plus jeunes...

Si l'on veut bien considérer que ces murmures sont un symptôme, qu'ils reflètent un malaise plus profond, plus fondamental qui parcourt la société analytique, il faut tenter d'élucider sa véritable signification. Les interprétations ne manquent pas : lutte des générations, affrontement des factions ou de chapelles antagonistes... Ou encore le risque que l'on court, en intervenant, de susciter l'hostilité des uns ou des autres, voire la crainte de donner prise à un jugement défavorable. Réticence à s'exposer. Crainte du ridicule, méfiance et suspicion.

Par ce biais la question du pouvoir vient prendre sa place dans le discours institutionnel. A quel pouvoir occulte une société de psychanalyse serait-elle donc soumise pour qu'y règne cette sorte de "terreur" -au sens que Jean PAULHAN donnait à ce terme- qui ferait que la prise de la parole y deviendrait un acte subversif que le pouvoir en place sanctionnerait tôt ou tard ?

Le pouvoir en place... est-il réalité ou fantasme ? Quelle est sa nature, qui le détient et à quoi peut-il bien servir ? Autant de questions qui ne font l'objet d'aucun

débat public. Il serait bon que l'on s'interrogeât sur le ressort intime de telles attitudes.

Du pouvoir dans les sociétés d'analyse.

On se heurte, quand on évoque le pouvoir dans les institutions analytiques à un malentendu foncier. Sans doute confondons-nous le monde de la politique et des affaires avec les sociétés d'analyse qui veulent se donner l'illusion de participer au destin du monde. Face à la puissance économique, au pouvoir policier, à la force militaire qui disposent de moyens réels pour infléchir le cours de l'histoire, le "pouvoir" dans les sociétés analytiques ne peut paraître que dérisoire.

Ne croyez pas cependant que je veuille minimiser le pouvoir des idées. "La" psychanalyse a exercé sur l'histoire des idées -comme toute découverte scientifique- une influence qui n'a fait que croître au cours de ce siècle en modifiant l'image que l'homme avait de lui-même. Mais c'est là une autre histoire et on ne m'a pas attendu pour enfoncer les portes largement ouvertes.

Je ne parlerai donc ici que du "pouvoir" qui s'exerce au sein d'une société, et il faut faire la part des choses pour prendre une plus juste mesure de ce que peut être l'enjeu.

L'élévation aux honneurs n'est bien souvent qu'un hochet octroyé à quelqu'un selon les commodités du moment, conférant moins d'avantages qu'elle ne crée d'obligations

et les moyens d'action du président, voire du Conseil restent limités, "l'appareil" ne pouvant valablement modifier ou orienter la gestion de cette société que si une majorité le désire, l'approuve, et y participe. Le pouvoir, si on peut l'appeler ainsi, est chez nous d'ordre collégial.

De ce point de vue il s'agit donc à l'A.P.F. d'une délégation des "pouvoirs" à un certain nombre de collègues élus tous les deux ans par l'Assemblée Générale, en vue d'administrer la marche de la société. Il est vrai que l'exercice de ce pouvoir, pour démocratique qu'il soit, peut infléchir, dans un sens ou un autre, les modalités de fonctionnement ou conférer tel ou tel "style" à la conduite des Maires. C'est l'aspect "organisationnel" des choses si l'on veut bien se référer à la distinction que j'établissais plus haut.

Il suffit de se rapporter aux statuts de l'A.P.F. pour constater quelles précautions sont prises pour déterminer les "quorums", et les majorités exigées lors des différentes élections et réunions statutaires ; avec quelle minutie est défini le "roulement" des membres au Comité de Formation, pour constater que le souci majeur est de faire participer à la gestion de l'A.P.F. le plus grand nombre possible de ses membres et de préserver la qualité "confraternelle" de notre mode de fonctionnement. Et s'il est exact que la société analytique dispose d'un "pouvoir de décision" il est nécessaire de préciser dans quels domaines celui-ci s'exerce.

Un premier domaine, administratif, porte sur les problèmes internes : le secrétariat, les bulletins d'informations,

la trésorerie ; c'est au conseil qu'incombe le soin de préparer la révision de nos statuts chaque fois que nous constatons que ces statuts sont équivoques ou en contradiction avec nos usages. Révisions soumises obligatoirement au vote de l'Assemblée générale. Il faut y joindre nos relations aux pouvoirs publics concernant l'organisation de notre "profession", en particulier la délicate, voire épineuse question du « statut » du psychanalyste, restée (heureusement ?) en suspens depuis de longues années.

Relèvent aussi du domaine "administratif" tout ce qui concerne nos relations avec les autres sociétés de psychanalyse, ainsi que nos rapports avec la Fédération Européenne et l' Association Internationale.

Ceci m'amène à la deuxième rubrique, celle de nos activités scientifiques : le programme des conférences, l'organisation des Entretiens, la publication de Documents et Débats, et notre participation aux Congrès, colloques, symposia, organisés urbi et orbi.

Les activités propres à l'A.P.F. restent notre souci majeur. Nous avons à décider des sujets proposés, des invitations éventuelles à des conférenciers venus d'ailleurs, le choix des "rapporteurs" etc. Travail qui incombe au Secrétaire scientifique aidé dans sa tâche par le Comité du même nom et qui fait des propositions au Conseil de l'A.P.F. Sur ce plan, comme sur tous les autres, les décisions sont collégiales, mais elles impriment à notre association des directives et des styles qui changent au fil des années.

Il est une troisième rubrique qui ne peut être passée sous silence : celle qui concerne nos activités de formation.

Et cela m'amène à évoquer un problème capital, celui du cursus : terme emprunté au vocabulaire de la formation médicale par lequel est désigné le "cycle d'études". Chez nous ce terme, abusivement adopté, recouvre plus exactement les problèmes de la formation, au sens du mot allemand Bildung, qui connote à la fois l'éducation et la culture.

Nous entendons par là ce qui amène l'analyste en "formation" jusqu'au point où il pose sa candidature au titre de membre de l'Association.

De ce parcours, le Collège des Titulaires aura à prendre connaissance : à savoir des cures contrôlées, de la participation aux groupes de travail et aux activités scientifiques, de l'expérience clinique acquise tout au long de ces années, ainsi que l'intégration à la vie institutionnelle. Et si le Collège des Titulaires s'estime satisfait du rapport que lui présente le Comité de Formation et de la discussion qui s'ensuit, il "validera" ce "cursus", autorisant ainsi le sujet à présenter sa candidature pour devenir membre de l'A.P.F.

Ce n'est pas tant la nécessité de ce parcours qui est chez nous mis en cause, que les modalités de son évaluation, lors du franchissement des diverses étapes : l'admission au contrôle et à l'enseignement, les validations du premier et du second contrôle, et la validation du "cursus" (1). Ce n'est pas le moment d'en parler, mais il est certain qu'au sein même du Comité de l'Institut - qui a pour fonction de débattre des modalités de cette formation- un travail doit être accompli pour mieux estimer les avantages et les inconvénients

(1) cf. à ce sujet mon rapport présenté lors de la première conférence européenne sur la formation (juin 1984). Publié dans Documents et Débats, N° 23, novembre 1984.

du dispositif actuel, quitte à proposer des ajustements ou des modifications si les dispositions actuelles paraissaient inadéquates ou ne correspondaient plus à notre pratique ou à notre "idéologie".

Mais ne nous faisons pas trop d'illusions. L'A.P.F. a trouvé un certain nombre de solutions qui semblent cohérentes et en accord avec nos options fondamentales qui peuvent paraître logiques et même enviables au regard d'autres modes adoptés ailleurs. Même si nous décidons de modifier certaines dispositions actuelles, nous ne saurions prétendre à une solution "idéale" qui éviterait tous les inconvénients.

Il faut savoir que n'importe quel fonctionnement naviguera toujours entre plusieurs écueils. Entre le rigorisme administratif et un laxisme démagogique ; entre la subjectivité inévitable des appréciations et l'exigence de critères objectifs toujours sujets à caution ; entre le besoin de préserver l'originalité de chacun, voire sa liberté individuelle et la nécessité de définir ses limites.

Le peuple grommelle contre le pouvoir qu'il a lui-même confié à ses élus. Tout pouvoir, toujours au bord de l'abus, devient haïssable : on ne se fait guère d'amis à vouloir réglementer la vie de la Cité. Toute organisation commet des injustices et des erreurs. Fût-il le plus équitable et le plus "libéral", un pouvoir est toujours honni. D'où le rêve utopiste qui renaît avec chaque génération...

Tout ceci est certes banal mais je tenais à le dire. Car si une telle nécessité de décision existe bel et bien dans n'importe quelle institution, il ne me semble pas exact de qualifier ce mode de fonctionnement, assuré par les différentes instances, comme l'emprise d'un "pouvoir".

Le rôle des sociétés d'analyse vise à maintenir l'analyse dans un "droit chemin" mais qui ne saurait être pour autant ni un alignement et encore moins une endoctrination. Un "droit chemin" qui serait compatible avec ce que nous considérons être une pensée et une pratique analytique : pour nous la fidélité à la doctrine freudienne ne peut se manifester que dans un travail de recherche et d'approfondissement et non un vain psittacisme de formules creuses et de concepts figés par une douteuse tradition.

Il n'est pas étonnant, dès lors, que le pouvoir dans les sociétés analytiques soit de l'ordre du discours. Je me réfère ici à l'impact que peut avoir tel ou tel membre de l'institution de par ses positions théoriques, de l'intérêt qu'il sait éveiller chez d'autres, du prestige dont il jouit auprès de certains membres d'un groupe, etc.

Cela peut dépendre de la séduction qui émane de ses idées, de la nouveauté de sa pensée, de son talent à exposer et à présenter les choses, voire de son charisme... Mais cela n'a rien à voir avec le pouvoir dont il dispose au sein de l'appareil de l'institution.

Cela peut lui valoir des honneurs ou l'ostracisme, la sympathie, l'envie ou l'hostilité. cela peut susciter des passions, provoquer des conflits, aboutir à des clivages, voire à des scissions. Tout comme cela peut faire naître des vocations, encourager le travail et la recherche, l'émulation qui peut conduire au travail créateur ou aux excès. Du meilleur et du pire.

Nous entendons dire que l'A.P.F. n'a pas de Maître. Il est vrai qu'elle a été créée pour s'affranchir d'un joug

qui pesait trop lourdement sur un grand nombre d'entre nous. De quoi maintenant irions-nous nous plaindre ?

Il n'y a pas de Maître, mais on dit aussi qu'il y a "des Maîtres..." Cela, je le reconnais, ne doit pas rendre la tâche facile à ceux que nous avons accueillis parmi nous, car où iraient-ils chercher des certitudes lorsque parmi les "anciens" il y a tant de diversité...

Or c'est de cette diversité précisément que nous nous réclamons et dont dépend, selon nous, la transmission de la psychanalyse, la vigueur de nos débats et la vie même de notre institution.

On peut dire que ce point de vue de l'A.P.F. a eu de la chance. Avec ses hauts et ses bas, ses périodes creuses et ses années fastes. Les talents, jeunes et vieux, ne nous ont pas manqué.

À y regarder de plus près, on a peut-être un peu vite fait d'attribuer ceci à la "chance". Car je constate que, malgré les diverses tendances qui animent notre société, nous avons été guidés par une préoccupation constante et un souci majeur : celui de maintenir la vigueur de la pensée psychanalytique quel que soit le chemin emprunté par les uns et les autres.

Au prix, sans doute, d'encourir certaines critiques, même au sein de notre propre groupe. On nous a taxé d'élitisme, on nous a reproché la "porte étroite" de notre recrutement, on s'est gaussé de notre "petit nombre", de notre taux de croissance insuffisant. Je ne dirai pas que nous n'en avons pas eu cure, mais il est vrai que notre visée reste inchangée, sans que pour autant on puisse nous accuser d'uniformité, d'inertie, de manque d'originalité voire de

conformisme.

Et si l'institution détient ou exerce un pouvoir, ce serait celui qui tend à maintenir à la psychanalyse sa rigueur, à nos travaux leur qualité, à notre recrutement son exigence.

C'est ainsi que s'exprime notre ambition. Ambition formatrice qui voudrait éveiller chez les analystes à la fois leur sensibilité à la clinique et leurs talents de futurs formateurs. Certains ont voulu prétendre qu'il existait je ne sais quelle incompatibilité entre les qualités propres à la pratique et celles nécessaires à la "transmission". Il est vrai que parmi nos collègues, certains choisissent telle voie plutôt que telle autre et il n'est pas exclu que la structure institutionnelle y soit pour quelque chose. Mais rien ne semble justifier une telle dichotomie qui pourrait devenir prétexte, voire excuse, à se retirer du champ de la théorie pour se consacrer uniquement à l'exercice du fauteuil.

Quoi qu'il en soit de la diversité des talents et des investissements, affectifs ou autres, ils ne sont pas forcément décelables lors de l'engagement dans la voie de l'analyse. La tâche "impossible" du Comité de Formation est d'essayer de percevoir les potentialités de ceux qui adressent une demande pour être admis à notre association.

Je pense (et je ne suis pas seul à le penser) qu'un analyste même moyennement attiré ou intéressé par la théorie quelles qu'en soient les raisons, se débrouille tant bien que mal - comme nous tous - dans sa pratique analytique. Et comme

tel, il est reconnu par nous comme un analyste "à part entière".

Mais dans le domaine de la transmission de la Psychanalyse, il n'en va pas tout à fait de même. Nous avons, à ce sujet, une opinion que d'aucuns auraient tendance à qualifier de "préjugé". Un point de vue pourtant semble prévaloir qu'outre une longue expérience clinique, la transmission requiert une capacité à théoriser le fonctionnement de l'appareil psychique et le processus de la cure. À ce titre l'analyste doit se trouver engagé dans une réflexion personnelle sur la théorie et vouloir l'éprouver par ses recherches, ses travaux, ses écrits : il doit se sentir motivé à les exposer, et à s'exposer du même coup, dans les communications, les interventions et les échanges au sein de l'institution.

Un mot encore. Depuis quelque temps le discours sur la psychanalyse a pris le large : il n'est plus l'exclusivité des sociétés d'analystes. S'il est vrai que nous connaissons d'excellents praticiens mais théoriciens réticents, il existe en dehors du milieu analytique d'éminents savants ès psychanalyse, Leur apport peut être important, voire novateur. Enseignement et recherche certes, et souvent de qualité. "Formateur", peut-être, mais pouvons nous parler de transmission ? Il ne s'agit pas seulement du fait que certains enseignants ne se sont pas soumis à une analyse personnelle, ou qu'à d'autres il manque l'expérience d'une pratique analytique. Mais bien davantage

- et quel que soit la compétence analytique des enseignants -, le fait que l'apprentissage de la théorie ait lieu au dehors de ce milieu spécifique qu'est une communauté d'analystes avec son histoire, ses contradictions, ses traditions, sa visée, voire son idéologie et de son substrat fondamental qu'est la pratique analytique, ceci distingue essentiellement ces enseignements de ce que nous pourrions entendre par "transmission".

Je suis loin de croire qu'il puisse y avoir un clivage entre la pratique et la théorie : selon moi les deux sont indissociables et la psychanalyse est une discipline théorico-clinique qu'il nous appartient de transmettre comme telle.

De cette transmission nous n'attendons pas seulement l'acquisition des connaissances, l'apprentissage pratique ou l'intégration dans une communauté analytique. je prétends bien sûr que cela est nécessaire mais aussi que cette transmission puisse aider les analystes à s'affranchir de leur dépendance, leur apprendre à tolérer les différences et à faire face -autant que faire se peut- à leurs angoisses de persécution et leurs fragilités narcissiques.

J'attends de cette transmission que la créativité analytique puisse se manifester -tout autant dans la conduite de la cure que dans l'élaboration conceptuelle- avec son originalité et sa propre rigueur.

Nous voici donc revenus à ce que je nommais plus haut notre "ambition", qui, pour idéalisée qu'elle soit, constitue pourtant la visée ultime de toute formation analytique qui serait d'éveiller chez chaque analyste les deux pôles du clinique et du théorique.

Pour banal qu'il puisse paraître énoncé ainsi, il n'en constitue pas moins un projet exorbitant. D'autant que dans bien des sociétés analytiques -ainsi que cela apparut à Londres lors de la réunion dont je parlais- on semble se satisfaire de solutions à minima qui privilégient la qualité de la pratique plutôt que l'excellence de la réflexion théorique. je considère qu'il s'agit là d'une résignation qui minerait rapidement la psychanalyse à n'être qu'une méthode et où la doctrine freudienne risque de sombrer. On peut craindre que cela ne prélude au crépuscule de notre discipline.

En juin 1984, Roger DOREY, dans son Rapport Annuel, nous a alerté, avec honnêteté et courage, en exposant les difficultés et les insuffisances du fonctionnement de notre Association.

Aujourd'hui, puisqu'on a voulu me confier cette fonction présidentielle et que je suis un vieux routier, j'estime qu'il est temps de dresser un inventaire de certains thèmes qui circulent dans notre groupe. j'ai tenu à le faire - au risque de dévoiler un secret de Polichinelle - plutôt que de laisser mijoter les reproches et les critiques dans les délices du non-dit.

Nous sommes tous, chacun à la place qui est la sienne, responsable de l'avenir de notre Association. Ce que j'ai dit ne vise individuellement personne, mais concerne tout un chacun. Et je ne suis pas au-dessus de la mêlée.

Toute société analytique est aux prises avec ses contradictions et ses conflits. De le savoir et de les reconnaître est une manoeuvre indispensable pour tracer une voie navigable au milieu des récifs.

Victor SMIRNOFF

Annie Anzieu

Les paroles censées et utiles de Victor SMIRNOFF ont suscité mon intérêt sur bien des points. Je retiendrai plus particulièrement ce qu'il a dit de la supervision puisque c'est pour moi une activité dont l'exercice ne va pas sans questions.

La tâche de superviseur m'apparaît comme une sorte de "travail" que j'accomplis volontiers parce qu'il me concerne pour une part tout aussi importante que la personne avec laquelle je le partage. En ceci qu'il me pousse à reconsidérer mes positions face au patient et au processus analytique d'une manière autre que la communication scientifique. Lorsque commence notre travail, la seule différence connue entre nos deux personnes est sans doute que je pratique l'analyse depuis plus longtemps que l'autre. Ce qu'on appelle "l'expérience". D'autres différences : modes de réaction, points de sensibilité, forme de pensée analytique et appuis théoriques, se dévoilent au fur et à mesure de notre rencontre. Les surprises et les efforts provoqués par ces différences me procurent une nouvelle part de "connaissance". Il me semble pouvoir partager avec mon "élève" une forme de travail qui, bien qu'il soit différent de l'analyse, n'en touche pas moins chez lui et moi des parties stimulables de notre structure psychique, et peut provoquer la reprise d'une évolution.

C'est dire que j'accorde une grande importance à l'exercice de la supervision.

C'est pourquoi je reprendrai volontiers à mon compte

quelques-unes des questions posées par Victor SMIRNOFF

- comment devient-on superviseur ? Quelle est ou devrait être notre formation dans cette perspective ?
- Quelles sont les qualités requises pour être superviseur ?
- Quelles peuvent être les différentes techniques de supervision ?
- A quels "critères" un superviseur se réfère-t-il pour déclarer le travail suffisant ou terminé avec lui ? (validation du contrôle).

Bien évidemment, je ne saurais donner ici aucune réponse satisfaisante concernant ces sujets de réflexion. Seul peut être valable en cette matière le résultat commun de nos confrontations.

Par contre, je ne suivrai pas Victor SMIRNOFF sur le chemin de la lassitude et je ne me sens pas "fermement décidée à ne rien changer à (mon) fonctionnement". A tort ou à raison, je continue à croire que nous pouvons changer ensemble, confiance réciproque qui me paraît l'un des fondements du processus de l'analyse. Et si je doute parfois de moi-même, je souhaite pouvoir trouver dans l'A.P.F. un étayage suffisant pour mettre en question mes propres conceptions de la supervision. Serais-je influencée par l'illusion groupale ?

J'ai cependant constaté, avec quelque déception, que ce genre de confrontation nous était plus facile à l'extérieur lors de colloques ou d'entretiens avec des collègues étrangers. Nous avons tous, je crois, pu tirer profit de

ces rencontres où d'autres, plus lointains, nous font part de leur technique, de leurs hésitations, de leurs recherches et des solutions qu'ils tentent d'apporter à leurs indécisions.

J'ai le souvenir que certains d'entre nous avaient essayé, il y a quelques années, de lancer un groupe de travail entre superviseurs. Ce groupe était destiné à nous entretenir de nos expériences respectives, de leurs déboires et de leurs réussites. Il n'a jamais existé, car il fut curieusement impossible de trouver une heure commune à notre réunion.

Le regret que j'ai de l'échec d'un tel projet m'amène à vous faire part d'un souhait que j'ai émis auprès du Comité de Formation. Son objet pourrait s'intituler : "SOS Superviseurs". J'explique cette fantaisie : le déroulement d'une analyse sous contrôle est manifestement dévié par la présence du superviseur. Pour mon compte je crois pouvoir dire que le travail de l'analyste en supervision atteint un niveau satisfaisant lorsque l'influence du superviseur s'amenuise. L'autonomie de son fonctionnement psychique me paraît être chez l'analyste une preuve de sa capacité à ana sen.

Or, il se trouve parfois que le processus analytique ne fonctionne pas, entre le patient et son analyste. Le superviseur, de son côté, est susceptible de se sentir pris dans un malaise, une mésentente avec l'analyste supervisé. Le superviseur doit alors normalement se questionner sur l'indication d'analyse pour le patient, la sensibilité et l'habileté technique de l'analyste supervisé. Il doit aussi examiner sa propre réaction envers l'un et l'autre. Autant de facteurs qui peuvent déterminer la remise en question le "cursus" de "l'élève" et sont susceptibles de lui porter préjudice.

C'est donc à ce sujet que je souhaite voir se créer des sortes de commissions comme il en existe dans certaines sociétés étrangères, destinées à aider le superviseur et éventuellement le supervisé à sortir d'une impasse, soit en modifiant la dynamique de leur relation soit en interrompant à moindres frais un travail mal engagé.

La prise en compte de cette sorte de difficultés pourrait logiquement nous entraîner à repenser quelles qualités et quelle formation sont requises pour exercer la fonction de superviseur.

On peut se demander quelle pudeur nous empêche de révéler entre nous nos incertitudes autrement que dans des conférences scientifiques.

A moins que beaucoup de modestie, une conscience excessive de notre savoir, ne nous conduisent tôt ou tard à refuser la fonction de formateurs. Si jamais nous en arrivions tous là, que deviendrait l'A.P.F. ?

Annie ANZIEU

Didier Anzieu

Je ne me sens pas d'accord avec les propos que nous sommes en train de tenir sur le pouvoir. Le pouvoir de la parole dans les sociétés de psychanalyse est évident, comme dans tout groupement dont le but principal est la communication ; mais il n'y a là rien de spécifiquement psychanalytique.

Ce à quoi nous avons affaire, dans notre pratique, dans nos échanges, dans notre enseignement, c'est à une réalité dont le nom n'a pas encore été prononcé : l'inconscient. Notre problème d'analyste est de savoir quel pouvoir nous pouvons acquérir sur l'inconscient, non pas magiquement, mais compte tenu de ses propriétés, c'est-à-dire en nous soumettant à ses lois.

Au cours de son analyse personnelle, le futur psychanalyste découvre quel pouvoir l'inconscient a sur lui. Puis, au cours de sa formation, il apprend à quelles conditions et dans quelles limites un certain pouvoir lui est accessible sur l'inconscient de ses patients, et sur les réponses de son propre inconscient à leur transfert.

Cela requiert des dons, une sélection délicate, des lectures, des contacts avec des collègues variés, une névrose suffisamment guérie, une capacité de régression suffisamment souple, une disponibilité à découvrir du nouveau.

L'analyste formateur est à mon sens celui qui permet à l'analyste en formation de s'assurer d'un pouvoir suffisamment éclairé sur les processus inconscients.

D. ANZIEU

Jean-Claude Arfouilloux

Le texte riche et stimulant de Victor SMIRNOFF pose de façon pertinente un certain nombre de questions essentielles, non seulement pour notre association, mais pour l'ensemble du mouvement analytique, au-delà des singularités, des différences et des oppositions qui peuvent exister d'une société à l'autre, sur lesquelles il y a lieu de s'interroger et qu'il faut sans doute préserver, sans méconnaître toutefois le risque de "babélisme" et d'éclatement. Il est heureux que la discussion puisse se poursuivre dans "Documents et Débats", et je regrette que le temps m'ait empêché de lui consacrer plus que ces quelques lignes. Mais je suis certain que le débat ne fait que commencer.

Une première remarque au sujet de la place de l'analyste et des groupes d'analystes dans la société. Certes l'analyste, tout au moins dans sa pratique analytique, se tient à l'écart des remous sociaux, politiques et des modes qui agitent le monde. De sa place, il sera plus porté à jeter sur eux un regard critique, pour y reconnaître, le cas échéant, les signes d'une émergence de certaines, forces issues de l'inconscient. Mais jusqu'à quel point peut-il "se soustraire au monde et à la cité", et de quel prix risque-t-il de payer, dans certains cas, le maintien de son splendide isolement ? L'histoire, passée et récente, est riche d'exemples qui nous montrent que l'analyste et l'analyse ne peuvent survivre que dans certaines conditions assurant la liberté des individus et des idées. Inutile ici de citer des exemples, qui sont présents dans toutes les mémoires, mais il faut le réaffirmer avec force: la pratique de l'analyse et l'essor de la pensée analytique ont toujours été et seront toujours liés au

fonctionnement démocratique de la cité, de ses lois et de ses institutions. N'ayons pas peur des mots sur ce point, même s'ils sont chargés de sens politique.

La comparaison faite par SMIRNOFF avec le film de FELLINI, "Prova d'orchestra", me paraît à ce propos fort bien venue. La belle harmonie musicale est troublée, en effet, par les luttes intestines, "syndicales" - voir, à ce sujet, la fâcheuse réputation actuelle de l'Orchestre de Paris - que se livrent entre elles les factions d'instrumentistes, et par la révolte, qui va crescendo, de l'orchestre contre son chef, doté pour la circonstance d'un irrésistible accent tudesque. Mais voici que le surgissement brutal d'un péril imprévu, venu du dehors, rend toutes ces querelles parfaitement dérisoires. Personne ne prêtait guère attention à ces bruits sourds et inquiétants qui ébranlaient les murs. Or soudain la salle s'effondre, dans des nuages de poussière. A travers une brèche béante, apparaît une gigantesque boule de métal, menaçante, venue de l'inconnu. La masse du démolisseur, peut-être... Belle parabole, en tout cas.

Certes, il n'y a pas vraiment péril en la demeure analytique pour le moment, pas encore. Mais tendons un peu l'oreille aux rumeurs assourdies qui parviennent du dehors dans nos douillettes sociétés d'analystes. Et ce n'est pas aux bruits de bottes et de canon qui retentissent un peu partout de par le monde, que je veux faire allusion maintenant. Plus près de nous, dans le champ d'investigation qui est le nôtre ou dans des champs qui lui sont contigus, la psychologie, la psychiatrie, la psychothérapie, la médecine, etc., des bruits divers se font entendre, articulés en discours où la main de certains démolisseurs est

bien repérable. C'est le retour offensif, au nom de la science dite exacte et de l'efficacité thérapeutique, du comportementalisme et de l'organicisme, qui n'avaient d'ailleurs jamais cédé le terrain. C'est l'arrivée tonitruante sur le marché de la statistique et de l'échelle d'évaluation. C'est le règne triomphant du quantifiable, du "computable", du digital. La revanche de la "pensée opératoire", en quelque sorte.

Tout cela n'est pas très nouveau, direz-vous : déjà du temps de FREUD, sans parler des dissidents et autres transfuges... Oui, mais au temps de FREUD, la psychanalyse allait de l'avant, faisant découverte sur découverte, émerveillée par les terres vierges qui se dévoilaient à son regard, construisant peu à peu ses concepts et les règles de sa pratique. Les obstacles qu'elle rencontrait sur son chemin, les scepticismes et les oppositions qu'elle levait sur son passage étaient des stimulants pour sa recherche. Qu'en est-il à notre époque, où elle s'est officialisée, institutionnalisée, où elle constitue la référence obligée de toute une pratique de soins, d'un certain nombre d'enseignements universitaires et de quelques grands débats intellectuels ? Cette reconnaissance et cette diffusion de leurs idées peuvent en effet donner aux analystes un sentiment de satisfaction, voire, pour certains, de triomphe, en donnant peut-être une coloration kleinienne à ce terme. Mais d'autres parleront, non sans quelques bonnes raisons, de dilution, d'affadissement, voire, dans certains cas, de dévoiement. L'analyse peut-elle, sans prendre le risque d'altérer la rigueur de sa démarche, s'"appliquer" à des domaines qui lui sont hétérogènes au départ ? Cette question n'est pas purement académique : qu'on se reporte, par exemple, aux controverses suscitées par l'observation directe de la relation du

nourrisson avec sa mère et par son interprétation à l'aide de la théorie analytique. L'enjeu d'une telle discussion est bien la définition de certaines voies pour la recherche analytique, voies qui auraient, aux yeux de certains, le mérite d'authentifier son statut scientifique.

Malaise dans les institutions, dont il n'est pas nécessaire de refaire l'historique , avec ses aspects plus ou moins pittoresques, en France notamment, et qui demeure comme une sorte de maladie infantile passée à la chronicité. Malaise aussi dans la théorie, avec ses moments de tension, de rupture aux points critiques, pensons, en particulier, à la question de la pulsion de mort. Et il ne saurait en être autrement, car la théorie analytique, à l'image de l'inconscient, est inquiète, traversée de conflits et de doutes. Mais à parcourir le flot de travaux et de publications qu'elle alimente, on éprouve parfois le même malaise, le même vertige qu'au milieu des rayons d'un supermarché. Trop, c'est trop ! Ne nous étonnons donc pas s'il y a des francs-tireurs, des marginaux qui se servent à l'étalage et oublient de payer à la sortie. Leur refus de s'inscrire officiellement dans la communauté des analystes, aussi regrettable et préjudiciable soit-il, ne peut être réduit aux dimensions névrotiques de leur personnalité. Il est déterminé aussi par les contradictions du milieu analytique, sur lesquelles on a un peu trop tendance parfois à jeter le manteau de Noé.

Je me sens, par conséquent, tout à fait d'accord avec Victor SMIRNDFE dans son souci de réunir en un tout indissociable la recherche et la formation, la théorie, la pratique et l'enseignement, et de désigner la société d'analystes comme le lieu

le plus apte à réaliser cette unité, reposant sur une communauté de formation et de pratique. Comme il le souligne avec raison, la capacité personnelle de recherche, l'aptitude à l'élaboration théorique sont des conditions nécessaires - sinon suffisantes - à la transmission de l'analyse. Transmission, le mot est plus exact, plus analytique qu'enseignement, plus imagé et moins banal également. Il évoque la flamme olympique, transportée d'un lieu sacré dans un autre, la transmission de secrets à des initiés, ou d'un héritage à des descendants - l'héritage freudien en l'occurrence. Il ne s'agit pas tant d'enseigner des connaissances que de transmettre un esprit, une flamme, une forme de pensée, à travers l'analyse personnelle, puis les cures supervisées et les rencontres entre analystes.

Une dernière remarque à propos de la question du pouvoir. Ce n'est évidemment pas le fonctionnement de l'institution analytique, avec ses diverses instances consultatives et délibératives, qui donne à cette question toute son acuité. Dans toute collectivité organisée, le pouvoir se partage ou se délègue, en fonction de l'ancienneté et de la compétence. Les sociétés d'analystes n'échappent pas à la règle. Mais elles sont plus que d'autres guettées par le risque d'une perversion de ce pouvoir, quand le respect des règles institutionnelles est confondu de façon occulte, non dite avec une soumission aveugle à des discours de maîtrise, soumission qui repose le plus souvent sur des attitudes transférentielles non analysées envers la personne d'un maître qui impose ainsi ses idées en faisant régner une sorte de terrorisme intellectuel, en entretenant autour de lui une petite camarilla d'élèves dévots, ânonnant et colportant la "bonne" parole. Le pouvoir est ici inséparable du savoir, et ceux qui ne

savent pas encore ont toujours tendance à se taire, ou à répéter le discours de ceux qui savent, avant de s'autoriser à parler en leur propre nom. C'est une des raisons qui rendent si malaisé le rapport à la théorie et si longue à acquérir cette capacité de théoriser dont parle SMIRNOFF. Il n'y a pas - ou plus - de Maître à L'A.P.F. ; il y a certes des maîtres, envers qui chacun d'entre nous peut se sentir redevable, mais qui n'occupent pas de position de maîtrise au sens défini plus haut. La qualité de leur élaboration théorique -je ne dis pas de leur enseignement, car un certain nombre n'en font pas- est indiscutable et d'ailleurs indiscutée. Mais elle peut aussi avoir un effet quelque peu sidérant, lorsqu'on est amené à se produire devant ces personnalités imposantes, avec le sentiment, parfois, d'affronter un jury de thèse. Il faut absolument "être bon", voire brillant, afin de mettre son narcissisme à l'abri. L'échange et la discussion s'en ressentent toujours un peu. Tout le monde, au demeurant, n'a pas la fibre théorique. Certains, qui paraissent peu capables de jongler avec les concepts, ont une qualité d'écoute et une capacité de communiquer leur expérience clinique qui rendent leur fréquentation fructueuse. Ils ont eux aussi quelque chose à transmettre, dont il serait dommage de se priver pour l'enseignement et la recherche.

Jean-Claude ARFOUILLOUX

Bernard Barrau

Victor SMIRNOFF nous a dit que l'intérêt des Sociétés de Psychanalyse, c'est que le savoir s'y diffuse et s'y élabore entre analystes. Il veut sans doute les opposer aux Universités où l'on est supposé enseigner des profanes. C'est plus ou moins vrai. Pour l'Université, bien que les auditoires y soient composés d'analysants sinon d'analystes et qu'une certaine communication entre gens d'expérience ne soit pas exclue, en particulier dans les petits groupes, si l'on estime que ce soit bien le lieu de l'y laisser se développer. Mais cela ne peut certainement pas se dire des groupes, groupuscules, lieux de rencontre entre Analystes investis ou non par une Société tels qu'ils se sont multipliés ces dernières années. Il est difficile de ne pas reconnaître que les sociétés analytiques ont perdu là un privilège au profit de groupes plus ou moins informels, plus ou moins stables.

Je pense que le fait de vouloir adhérer ou de refuser d'adhérer à une société psychanalytique (ou le fait de rester indéfiniment à sa porte) dépend de l'investissement positif ou négatif d'un corps social qui a ses règles d'admission, ses idéaux, ses possibilités de carrière qui donnent accès, qu'on le veuille ou non, à un certain pouvoir, à certains honneurs seraient-ils modestes comparés à ceux qu'on peut attendre de la Politique ou de l'Argent.

Que le refus d'entrer, ou l'extrême difficulté à poser sa candidature puisse s'analyser comme le suggère Victor SMIRNOFF qui ne mâche pas ses mots, en termes de "phobie, de paranoïa, d'inhibition ou de mégalomanie" ce n'est pas douteux mais tout s'analyse, le positif comme le négatif (bien qu'il soit bien préférable d'aimer que de haïr) ; ce qui m'étonne c'est que tout le monde n'en paraisse pas convaincu.

Peut-on être un analyste anachorète ? nous demande-t-on. Je voudrais décrire, et non pas justifier, une certaine sorte d'existence marginale. Il est des gens qui élaborent lentement, qui résistent à se laisser entraîner par la pensée d'un autre (surtout si elle les sollicite trop fortement), qui se méfient du contemporain (Dieu sait pourquoi), qui vont d'un auteur à l'autre, d'un thème à un autre sans pouvoir forcer le pas. C'est ainsi qu'on prend dix ans de retard sur les pensées à la mode, ce qui n'aide pas à naviguer de conserve dans l'actualité. Cette manière d'être

est certainement "phobique", "narcissique", mégalomaniac" ; on le voit bien dans la préférence pour les Grands Ancêtres qui ont presque tout dit comme chacun sait, ou les auteurs étrangers, les uns ayant l'avantage d'être morts et les autres d'être inconnus ou à peine connus, ce qui met à l'abri de la rivalité souffrante et des rancœurs. Ainsi dans cette vie en marge peut-on choisir ses relations et, si l'on peut dire, ne fréquenter que le meilleur monde.

Plaisanterie mise à part, et tout bien remis en place dans la névrose de chacun (ou dans ses particularités caractérielles), je pense que je n'ai jamais quitté une réunion scientifique de l'A.P.F. sans ressentir une certaine allégresse, pas seulement intellectuelle, à avoir entendu et à avoir vu, même s'il m'est arrivé de penser (rarement) comme une certaine héroïne de roman "ainsi ce n'était que cela".

B. BARRAU

Nicole Berry

A vous entendre, mes chers collègues, nous viendrions aux réunions de l'APF pour nous montrer, faire entendre notre voix, nous contempler réciproquement... plumages et ramages. Alors, non ! Je ne vous suis pas ! Si nous venons, c'est surtout pour communiquer, entendre les autres, entrer en résonance, ou en contradiction, en espérant "du nouveau", qui nous mobilisera à notre tour, trouver un écho à nos préoccupations, partager. Voilà, pour autant que je m'en souviens, ce que j'ai dit, à un tournant que prenait la discussion.

Présence et présence d'esprit :

Communiquer entre nous est une expérience de satisfaction, dans le vif de la présence, la spontanéité de la réaction. On n'est obligé, ni à la différence de la situation d'analyse, ni de contenir, ni de se contenir. Peut-être même, dans certains cas, l'intervention dans une réunion fait-elle fonction d'abréaction par rapport à ce qu'on a dû retenir avec un patient.

On sort du "quotidien". Et alors, d'ailleurs de loin, on s'y voit : le lieu de réunion avec nos collègues est en même temps lieu de distance par rapport à soi-même.

Et si l'on est "traversé" par des Idées dans notre travail quotidien, encore faut-il les mettre à l'épreuve. Penser avec soi-même est bien, mais parfois frustrant et stérile. Soumettre une idée aux autres, c'est une "épreuve de réalité", nécessaire, vitale.

Quelqu'un, dans les échanges, a exprimé une idée. Celle-ci éveille une pensée latente en soi, un sentiment déjà éprouvé, resté sans nom, une pensée que l'on n'a pas bien saisie en soi-même. Ou bien c'est une idée que l'on avait jamais eue : pour peu que l'on puisse faire taire en nous l'envie, on reçoit là un cadeau, et le plaisir en est encore plus grand si la pensée fait ricochet à travers l'assemblée. Il m'arrive d'entendre un collègue faire en quelques mots une synthèse : tout prend sens et c'est là que j'éprouve le plus de plaisir. Ou encore, une pensée est énoncée, j'avais la même à l'esprit : plaisir d'entrer en résonance.

Plaisir de la rencontre, enrichissement et mobilisation psychique, épreuve de réalité, autant d'expérience qui nous sont, hors de la situation duelle où nous sommes constamment plongés, tout à fait nécessaires. Et dans la confrontation avec les autres, je prends conscience du comment je suis dans mon fauteuil, mon fonctionnement avec tel ou tel m'apparaît plus clairement, je lie connaissance avec un moi que je méconnaissais.

Si nous avons été bien entendus, cela nourrit notre narcissisme : agréable et nécessaire. Si nous éprouvons le sentiment d'avoir été mal ou pas du tout entendus, ce peut être au contraire une blessure, mais quelle source de travail sur soi, après-coup !

Parler dans ce groupe qui est le nôtre, c'est avoir le courage d'être soi (l'illusion ?). Il y faut,

en effet, parfois du courage. Car si l'APF s'est formée, comme le disait J.B PONTALIS, comme une société sans maître, c'est une société avec mère fantasmatique toute-puissante, persécutrice. Pourquoi, sinon, tant de difficulté à prendre la parole chez nos jeunes "élèves" (I) et quelques hésitations chez d'autres ? Pour ne pas avoir de maître nommé, notre Société est à elle-même son propre maître, ou plutôt sa propre mère, avec tous les fantasmes que cela peut susciter.

C'est à quoi j'ai "réagi" dans cette discussion, c'est à un autodénigrement, fausse modestie ou contre narcissisme, c'est là notre défense favorite contre l'autosatisfaction (qui risquerait d'être détruite par cette mère fantasmatique). S'il y a bien, "chez nous", quelques coups de chapeau, il y a aussi une certaine franchise dans les échanges. Il faut fréquenter des congrès plus larges pour s'en rendre compte : on y assiste parfois, et c'est à la fois irritant et stupéfiant, à un défilé de salutations, plutôt qu'à une discussion. Ce qui me frappe alors, quand je pense à l'A.P.F, c'est notre diversité de style et cette collection de personnes gardant, à travers les années, leur originalité.

Moi qui "donne souvent dans le tragique, j'envie celui qui fait rire. Le mot qui fait rire, dans sa concision, est le plus fécond : j'y pense encore dans mon fauteuil et

je ris à nouveau, une tension interne s'en trouve peut-être allégée, et j'y pense, je comprends mieux la situation ici et maintenant, à la lumière du rire de là-bas. Quoi demander de mieux?

Nicole BERRY

(I) Chez nous, pas de "jeunes damoiseaux" parlant haut... j'écoutais Raymond BARRE quand MOURY m'a téléphoné pour ces quelques lignes.

François Desvignes

Tous les analystes sont pratiquement d'accord sur le fait que la fonction essentielle d'une société psychanalytique est la transmission de l'analyse, comme théorie et comme pratique. On peut schématiquement distinguer deux axes de cette transmission :

1) L'un, constitué par le trajet personnel d'un sujet, engagé par ailleurs dans une analyse personnelle, depuis sa demande de reconnaissance du début de sa pratique comme analyste jusqu'à sa cooptation comme membre de la société. C'est ce que nous appelons le "cursus".

2) L'autre, représenté par la communication analytique dans les différentes activités scientifiques et formatrices de la société.

Ces deux axes se trouvent bien avoir été les préoccupations majeures des Conseils successifs de l'A.P.F., et il m'a semblé intéressant de les suivre au fil des rapports annuels de leurs membres, ainsi que dans quelques documents annexes, tels qu'on peut y avoir accès dans la collection de "Documents et Débats", depuis son premier numéro, en octobre 1970. Ces textes donnent en effet un certain reflet de la vie de notre Association, de ses tendances et de sa recherche.

I - C'est à propos du cursus que les choses ont le plus bougé ces quinze dernières années, et V. SMIRNOFF nous en a récemment présenté l'aboutissement actuel, en resituant la pratique des cures supervisées dans le cadre de la politique de formation à l'A.P.F. (1)

Le point le plus important de cette évolution a été le dégagement de l'analyse personnelle de son insertion dans l'institution. Il a été acquis en 71, sous la présidence de J,-B, PONTALIS, après proposition d'un premier projet de modification

(1) D&D 23, p 31-53

des procédures d'habilitation, sous la présidence de J, LAPLANCHE en 69. Demeure toutefois un organe-témoin de l'ancien contrôle par l'institution de l'analyse personnelle : la recommandation de la poursuite de la cure lors du premier contrôle, à propos de laquelle les avis sont partagés : si J. LAPLANCHE l'a vigoureusement critiquée en 79 (1), V. SMIRNOFF la considère comme justifiée dans son texte de 84.

Il faut citer ensuite une procédure nouvelle de validation des contrôles, où c'est le contenu du contrôle et les capacités du contrôlé qui font l'objet d'une évaluation approfondie et collective. Si le principe en est énoncé dans les propositions du Conseil à l'AG du 24.11.69, il ne sera acquis qu'en 71. Sa mise en place sera progressive, s'appliquant dans un premier temps au second contrôle seulement. On est ainsi passé de la seule appréciation non motivée du contrôleur à la prise en compte de la dynamique du dialogue analytique et du transfert, entre analyste et patient, et entre analyste et superviseur.

En lisant ces textes, j'ai eu l'attention attirée par un point secondaire, mais que je mentionne ici à cause de son implication théorique quant à la transmission de l'analyse. Il s'agit du fait que des Associés peuvent figurer à côté des Titulaires sur la liste des analystes en exercice à l'Institut de formation, de telle sorte que "la fonction de formation soit disjointe de la hiérarchie institutionnelle" (2). En 1980, J, LAPLANCHE constate qu'en fait "cette possibilité pour un Associé d'être reconnu comme contrôleur reste totalement ignorée. Cela est profondément regrettable, car la distinction titulaire / associé prendrait ainsi un tout autre sens. Les Titulaires ne sont pas de "meilleurs analystes" ni de "meilleurs contrôleurs" ; ce sont des collègues

1) D&D 17, p 34-45

2) Modification du règlement intérieur du 2.6.72 (D & D 6 , p 1 6)
reprenant une proposition du Conseil en 69 (D&D3 p57).

qui ont fait l'objet de deux votes, et non d'un seul, et qui, à travers leur fonction de cooptation de nouveaux membres, sont les garants d'une certaine stabilité de notre physionomie en tant que groupe "(1).

Enfin, les modalités de fin de cursus sont en cours de modification. R. DOREY en a présenté l'inspiration dans son rapport du 18.6.84 (2). Notons que, pour le moment, le vote d'une majorité des 2/3 est requis pour la validation du cursus. C'était autrefois le cas également pour l'élection des Associés, après présentation du mémoire, ce qui faisait écrire à G. ROSOLATO le 26.5.78 : "la majorité des 2/3 requise pour l'élection des Associés permettait, en cas d'affrontement entre tendances opposées, des manoeuvres de blocage et de rétorsion. C'est pour éviter cela que nous avons fait baisser à la majorité absolue la barre pour ladite élection" (3). On peut donc craindre que le maintien du vote à la majorité des 2/3 au niveau de la validation du cursus puisse entraîner le même genre de blocage, s'il devait avoir lieu dans un contexte passionnel, toujours possible.

Comme on le voit, c'est à tous les stades du cursus que les choses ont évolué ces dernières années. Toutefois, s'il y a bien recherche d'une amélioration constante des modalités d'une sélection nécessaire et des étapes de l'habilitation, certaines questions, qui courent tout au long de ce processus, ont peut-être été insuffisamment travaillées en commun, comme par exemple la difficulté de trouver un point d'équilibre entre l'analytique et l'institutionnel (car il y a du non-analytique dans l'institutionnel, pour tout ce qui concerne le savoir et le pouvoir en son sein,

(1) D&D 17, p 37

(2) D&D 23, p 25-26

(3) D&D 15, p 10

ou la préservation de l'appareil en tant que tel, qui peut aller jusqu'à l'emploi de la langue de bois des apparatchiks, ou encore le problème du secret.

Pour le moment, à chacune des étapes de la formation, a lieu une délibération secrète entre les membres d'une commission ou ceux du collège des Titulaires, au terme de laquelle est notifiée au Sujet une décision positive ou négative non motivée, parfois assortie d'un conseil lapidaire. D'une certaine manière, l'institution s'empare du fonctionnement mental du Sujet, sans le lui restituer d'une façon ou d'une autre, et il y a ainsi constitution de secrets de famille, plus ou moins bien gardés, mais qui fonctionnent comme tels. En agissant de la sorte, l'institution peut se comporter comme un parent persécuteur, qui confisquerait leur parole aux Sujets. Cette loi du silence peut entraîner des effets d'inhibition, tant du côté des Sujets, luttant contre l'aliénation, puisqu'un savoir sur eux circule sans eux, que du côté des instances diverses qui évitent de comprendre ce qui s'est passé en leur sein.

Peut-être pourrait-on élaborer un système qui, tout en sauvegardant les valeurs du cursus actuel, ne mettent pas certains Sujets dans un état de soumission passive et aliénante, du fait que leur passage d'une étape à l'autre soit décidé par d'autres en dehors d'eux. La finalité en serait de soulever le couvercle transférentiel, trop souvent maintenu dans notre fonctionnement actuel, de telle sorte que les Sujets, dans leurs rapports avec leurs patients et avec l'institution, ne s'adressent plus à leur analyste ou à ses tenant-lieu. Il me semble que le but d'un trajet analytique est de pouvoir parler en son propre nom, même y compris quand on est analyste.

II - J'en arrive ainsi tout naturellement au 2^{ème} axe, celui de la communication analytique dans notre groupe. Tout le monde a présentes à l'esprit les récentes notations vigoureuses de R. DOREY à ce sujet, mais cet axe est une préoccupation constante des Conseils depuis 15 ans. Par exemple D. WIDLÔCHER le 13.5.74 : "Une communauté d'analystes n'est pas une communauté de compétence ou de talent. Elle n'a de sens que parce qu'une certaine forme spécifique de communication, la communication psychanalytique, peut s'y exercer. C'est la qualité de cette communication qui devrait être l'objet de notre commune réflexion... C'est un préalable à une réflexion sur la politique de la formation et de l'enseignement"(1).

Ce grand principe étant acquis, ce sur quoi on revient sans cesse, c'est la désaffection à l'égard des activités de formation, tant du côté des Elèves que des Membres, avec parfois des évaluations chiffrées du phénomène. Voici les réflexions de J.B. PONTALIS le 14.5.73, par exemple : "Séances scientifiques peu suivies, participation aux réunions inter sociétés ou internationales maigre et souvent assurée par devoir plus qu'avec plaisir, D&D s'éloignant progressivement de l'actualité du débat, l'acuité du document... et surtout, enseignement sporadique qui stimule de moins en moins enseignants et élèves. Sans noircir le tableau, on arriverait vite à la conclusion que l'Association vivote"(2).

Au fil des années cependant, certaines choses bougent. A partir de la première présidence de V. SMIRNOFF en 77, les fonctions de président et de directeur de l'Institut de formation sont cumulées, un pré programme des activités est publié des juillet. On a diversifié les réunions (autour d'un thème, autour

(1) D&D 10, p 13

(2) D&D 8, p 11

d'un texte). Les activités d'enseignement dans le cadre de l'Université ont été distinguées de celles internes à l'A.P.F. Place a été faite aux groupes de travail animés par des Elèves. Un comité de l'Institut de formation, puis, cette année, un comité scientifique, tous deux comportant des Elèves et des Associés aux côtés de Titulaires, ont été mis en place. Enfin le conseil du 2.7.84 recentre le débat sur la formation des analystes et les activités scientifiques.

Faut-il, par rapport à toutes ces initiatives, avoir le pessimisme d'un G. FAVEZ aux Entretiens de juin 70 : "Depuis tant d'années que je fais partie des comités de l'enseignement, de comités de sélection, j'ai noté que des questions étaient posées, des problèmes soulevés qui concernaient toujours et déjà la formation du psychanalyste. Sans effet. Sans être soutenus, poussés à des conclusions et des changements" (1).

Pour ma part, je serais plutôt enclin à suivre l'exhortation de J.B PONTALIS : "Nous devrions moins nous préoccuper de remplir des cases que de nous fixer une visée précise, et celle-ci ne peut être que la formation : formation d'autres analystes, non reproduction du même" (2). Se reposent alors les questions évoquées à propos du premier axe, puisqu' aussi bien les modalités de formation entraînent d'une certaine manière les modalités de l'être analyste, et dans l'espace analytique proprement dit, et dans les lieux institutionnels. On retrouve donc le problème transférentiel, mais aussi celui de son induction, parfois passionnelle, dont les effets iront de l'inhibition et la passivité à l'activité débordante de qui aura misé à la roulette analytique.

(1) D&D 1, p 67

(2) D&D 8, p 12 ,mots soulignés par l'auteur.

Je pense qu'il faut se poser ces questions, parce qu'elles sont en amont de celles que l'on essaye de traiter répétitivement, et qu'elles conditionnent la façon dont pulsion de vie et pulsion de mort sont gérées à l'intérieur de l'institution. S'il n'y a pas de modalités idéales de formation, la question des idéaux de l'institution, et de ce qui en est dépositaire, reste posée.

Pour conclure, je serais personnellement tenté de rechercher quelque chose du côté de l'histoire et de la spécificité de notre Association, toujours rappelées par un LAPLANCHE et un SMIRNOFF à propos de ces questions de la transmission de l'analyse. Puisque l'A.P.F. a 20 ans, peut-être pourrions-nous écrire l'histoire de sa jeunesse, pour qu'elle se prépare à mieux affronter sa maturité d'institution analytique.

François DESVIGNES

Bernard Favarel-Garrigues

L'analyse n'amène-t-elle pas celui qui s'y "soumet" à penser différemment et de manière non naturelle ? La vie de ce fonctionnement mental, si singulier, l'exercice professionnel de toute une vie, relève de désirs que nous ne connaissons jamais. Un homme, un jour rencontré dans le train, alors que j'étais encore en analyse, me fit cette confidence : son analyse avait duré dix ans ; il lui imputait son changement de métier ; il était devenu analyste programmeur... Analystes, comme nos analystes, pouvons-nous faire preuve du même humour ?

L'appartenance à un groupe, la fréquentation de nos collègues, tiennent de nécessités internes autres que l'exigence raisonnable et consciente de l'apprentissage (par ailleurs indispensable). Pourquoi rencontrer mes collègues provinciaux, fréquenter la Maison Mère ? En entendant V. SMIRNOFF, qui inaugurait les réunions scientifiques de l'année, me vint l'idée suivante : adresse présidentielle ou conférence scientifique ? N'y avait-il pas dans ce possible glissement, l'expression d'un "pouvoir" (dont il fut, par ailleurs, question dans la discussion) et même de son abus. Un peu plus tard, je pensai alors : pourquoi ai-je besoin de croire en une "ligne" imposée ?

Notre mode de penser analytique surgit de notre analyse personnelle, mais pouvons-nous ne pas y "croire" et n'accorder aucun crédit à l'Oeuvre Freudienne ? Un jour, dans le train, -le même- deux jeunes gens s'asseyaient devant moi, poursuivent leur conversation. L'un, catastrophé, dit à l'autre : "Dans les cartels, il ne s'y passe plus rien. On ne peut plus penser depuis qu'Il est mort " (ce qui, d'ailleurs prouvait qu'il

était toujours vivant pour ce jeune homme). Ne nous hâtons pas d'en plaisanter comme, du reste, de l'anecdote que voici. Une patiente en analyse me raconte que dans le hall de l'immeuble, le concierge lui a demandé de s'essuyer les pieds. "Si vous croyez, me dit-elle, que lorsque je viens vous voir, je pense à m'essuyer les pieds... J'ai autre chose en tête". Le caractère insolite de la situation analytique m'apparaît tout à coup, du côté du concierge : pour lui, sans doute, une jeune femme (- qui ne s'essuie pas les pieds -) vient s'allonger, sur le divan d'un homme à qui elle parle sans le connaître. Suis-je un imposteur ? Non ! Je suis un Analyste... Me voilà rassuré mais de quoi ?

Que cherchons nous auprès de nos collègues ? Avons-nous oublié si vite le temps des premiers pas institutionnels ? Où trouver les "siens", ceux chez qui nous espérons retrouver nos certitudes ou celles attribuées par nous, à notre analyste ? Comment reconnaître les bagues des membres de notre Comité Secret ? Vers quel maître se diriger, qui nous rassurerait sur notre mode de penser d'analyste, dont nous pourrions croire les idées nôtres, dont nous ferions nôtre les croyances, qui même penserait pour nous ? Où s'asseoir, spectateur passif d'un théâtre de grands, attentif aux "on dit", aux clans et aux factions, oublie que les analystes sont des hommes comme les autres et comme nous ? N'est-ce pas le temps de la confusion entre la "petite histoire" et l'Histoire de l'Analyse (autrement féconde) ? Ne nous suffit-il pas d'avoir un divan, et d'être "contrôlé" et d'y satisfaire pour se croire analyste ?

Nous nous tournons en somme vers nos collègues avec le secret espoir qu'ils confortent nos théories et le pouvoir, par nous attribué, à notre mode de penser analytique. (Certains, qui souffrent de ne pouvoir agir par la pensée, sur les choses, sont même menacés d'ériger des "systèmes" et de se passer de tous collègues). Nous nous tournons vers FREUD, convaincus d'une doctrine et de théories établies une fois pour toutes.

Avons-nous d'autres possibilités ? L'analyse personnelle ouvre une brèche dans la toute-puissance accordée à la pensée (je ne parle pas simplement de la pensée magique). L'émergence d'un fonctionnement de penser différent est une faille bénéfique puisqu'elle s'en prend à cette toute-puissance même. Mais n'allons-nous pas le combler en recherchant un accord de penser avec nos collègues et avec FREUD... N'est-ce pas cette part qu'absorbe finalement toute institution analytique ?

Heureusement, l'institution n'est pas monolithique. Grâce aux différences constituées (entre l'analyste et les contrôleurs, entre les contrôleurs, puis entre les collègues et nous-mêmes), nos échafaudages théoriques se font et se défont, avec amertume parfois. Si nous tenions les théories Freudiennes pour définitives, nous constatons que s'engage notre questionnement de l'Oeuvre même (différent du commentaire). Nous nous apercevons ainsi que nous pouvons aider nos collègues qui vont leur chemin.

Ces mouvements affectifs profonds cessent-ils un jour de notre vie d'analyste ? Constituent-ils des "identifications" successives, fécondes surtout parce que l'on s'en délie ? Et

nos amitiés ne sont-elles que rencontres de "points aveugles" ? Pourquoi toujours cette rage à convaincre (que Freud disait avoir abandonnée), ces cas difficiles, pourquoi tant d'inquiétudes sur la valeur scientifique de l'Œuvre Freudienne ? Pourquoi tant de fidélité ?

Fidèles, nous le sommes avant tout de notre pensée. Elle ne peut sans doute s'affranchir de ses origines, de son aube lorsque nos parents nous la "soufflèrent", de sa maturité lors de l'élaboration de nos théories sexuelles infantiles. Elle y puise sans doute son pouvoir terrifiant : celui de sa précarité jamais acceptée. Notre mode de penser analytique s'affranchit-il de notre analyse ? Sans nos collègues, nous finirions sans doute par le prendre pour vrai et tenir pour vérité ce qu'a dit FREUD. Mais FREUD n'a-t-il pas parlé le premier de la croyance en la puissance "de la pensée" et ouvert la voie, par l'analyse, à sa contestation ? Y aurait-il du vrai dans l'Œuvre de Freud ?

Va et vient obligatoire de ma pensée d'analyste entre mes patients, mon analyse, mes collègues et FREUD : ne trouve-t-elle pas vie dans ce mouvement même,, sans jamais renoncer à ce qui la soutient, son illusoire « toute-puissance » qui constamment la menace de mort.

Bernard FAVAREL-GARRIGUES

Claudine Geissmann

Je voudrais remercier Monsieur SMIRNOFF de la liberté de ton de son exposé et aussi lui dire combien j'ai été sensible à ce que j'ai perçu chez lui comme un effort pour donner davantage de vie à notre association, dans laquelle, pour m'exprimer par une métaphore, le fonctionnement du groupe est quelque peu annihilé par un clivage d'où émergent essentiellement le "mauvais" et "l'idéalisé".

Je ferai trois remarques :

Tout d'abord dans votre argumentation vous avez peut-être trop axé vos propos sur ce qu'a été le projet de constitution de l'A.P.F. ; aujourd'hui serait-il possible d'aller plus loin, de passer au temps suivant, et d'analyser le retentissement des particularités de cette naissance sur la vie actuelle du groupe ? Que faisons-nous de notre compulsion de répétition ? Qu'en est-il du retour de ce qui devait être banni de cette nouvelle société ? Vous dites vous-même que "cette société a été créée pour s'affranchir d'un joug qui pesait trop lourdement sur un grand nombre d'entre nous" et pourtant ne peut-on penser que les générations qui vous suivent se vivent victimes à leur tour d'un joug sans pouvoir lui donner un nom ?

Ma deuxième remarque, qui n'est peut-être pas sans liaison avec la première, se réfère à la notion de « parole risquée » qui vient d'être largement reprise dans le début de la discussion. Il me semble vrai que prendre la parole ici est vécu comme un risque. Un risque pour qui ? Pour l'Association ? Peut-être dans notre regard posé sur elle pensons-nous qu'elle est trop fragile pour supporter nos attaques ? Irait dans ce sens : Sa difficulté

à grandir, c'est-à-dire à accroître le nombre de ses membres par exemple. La rigueur dans le choix des membres que vous expliquez par la nécessité d'une grande qualité ne me convainc pas tout à fait. La publication régulière dans "Documents et Débats" du tout petit nombre de candidats admis aux différentes étapes du cursus me plonge chaque fois dans le même sentiment de perplexité et d'étonnement...

Un risque pour l'analyste ? Au travers de la parole exprimée il risque son identité, son identité d'analyste. Certes, le fantasme de casser le groupe par sa parole, s'il existe, a pour corollaire immédiat le fantasme de casse de l'analyste, mais il faut nuancer. Si on parle de parole risquée, l'on pense dans le même moment à une parole confortable. Où se situe-t-elle ? Sur quel chemin ? Ce chemin n'est pas dit, il est supposé connu. C'est donc une voie offerte à toutes les projections de chacun et de tous. A trop rester en son milieu, on se conforme, et l'on s'endort, à trop errer sur les bords, on risque d'être déjà "au-dehors", au dehors de l'analyse ? Le risque de perdre son identité d'analyste est partout, avec peut-être plus de confort à suivre la ligne médiane, celle qui apparaît déjà tracée.

Une troisième et dernière remarque pour terminer. Il s'agit du problème de la transmission et c'est de la psychanalyse d'enfant que je voudrais parler. J'aurais souhaité que notre Société s'intéresse à la recherche et participe par ses activités scientifiques à ce domaine de la psychanalyse. La psychanalyse d'enfant a été une voie féconde pour la psychanalyse, féconde en découvertes et aussi en controverses. Un grand nombre d'analystes

de notre Société sont ou ont été psychanalystes d'enfant, tout en restant psychanalystes d'adulte, ce qui me semble aller de soi. Serait-ce une façon de ne pas créer de nouvelles controverses que d'éviter ce champ de recherche ? Peut-on dire comme V. SMIRNOFF en 1971 (N.R. de Psychanalyse) que WINNICOTT ne peut-être considéré comme un analyste d'enfant, car il a centré son activité sur l'enfant dans l'adulte ? Comment entendre J.B. PONTALIS (N.R. de Psychanalyse - 1979) lorsqu'il souligne dans le numéro sur l'Enfant : "la pente quasi irrésistible à rabattre l'originaire sur l'origine pour incarner finalement celle-ci dans une réalité" ? Faut-il entendre ces propos comme des paradoxes, comme la boutade de cette collègue chevronnée qui me confiait un jour tout simplement " qu'elle en avait eu assez de se mettre à quatre pattes" ?

Le problème d'une théorisation, d'une continuité de recherche au niveau de la psychanalyse des enfants dans le cadre d'une société psychanalytique me paraît au coeur même de la transmission. Elle apparaît aussi au coeur même d'un certain nombre de positions théoriques controversées, qu'il s'agisse du narcissisme primaire ou encore de la notion même du transfert ? Sur quelles bases théoriques s'appuie-t-on par exemple pour ne pas s'intéresser à "l'enfant dans l'enfant", et pour ne le rechercher et le trouver que dans l'adulte ?

Claudine GEISSMANN

Hélène Haïk

L'heure la plus belle de leur histoire

Lire un document écrit, que l'on a auparavant entendu, relance sur un mode inattendu, la charge de penser. Une élaboration, insolite, contraignante se met en route, nous entraînant dans les détours d'un labyrinthe, l'esprit accroché au fil des premières impressions. En entendant Victor SMIRNOFF lever un voile sur l'histoire et l'organisation interne de l'A.P.F., à l'ombre du Malaise dans la civilisation, de Totem et Tabou et des écrits suivants, je songeais alors à ces sociétés tellement civilisées qui s'étouffaient d'elle mêmes, sous l'étreinte de l'irrépressible renforcement du sentiment de culpabilité. J'avais alors pris l'exemple de la Suède, et la conférence terminée je me suis jetée avec avidité dans l'écrit sur le Malaise, à la recherche de deux citations perdues au milieu du texte, qui curieusement se suivaient dans l'ordre à quelques lignes d'intervalle :

" Ce qui commença par le père s'achève par la masse"
(FREUD)

" Car toute faute s'expie ici-bas" (GOETHE W. MEISTER).

Il est plus facile de parler des pays étrangers ou de généralités concernant le sentiment de culpabilité et de son lien avec l'angoisse de castration, que d'entrer dans le vif du présent. On a alors la surprise de voir à quel point ce sont les détails qui nous meurtrissent secrètement alors que nous résistons massivement à l'ensemble.

Dire ou ne pas dire. Se taire, le dire ou l'écrire. Ecrire ce qui ne peut être dit. S'interdire d'écrire. Dire pour tenter d'esquiver ce que l'écrit convoque inexorablement : le remboursement échelonné dans le temps d'une dette à vie, une économie viagère intime.

C'est dans cet espace qui s'étend du non dit jusqu'à l'écrit et sa lecture que se cachent et se négocient en secret les menus détails de nos multiples histoires abritées par la stature géante du secret dit de Polichinelle.

Comme j'ai eu de la peine à coucher sur le papier cette impression étrange qui m'envahissait, au fur et à mesure que V. SMIRNOFF esquissait le portrait de l'A.P.F.

Des mots familiers habituellement isolés de ce contexte, se chargeaient ici d'un nouvel écho : minorité d'élus, élitiste, remarquablement stable malgré les tempêtes, farouchement décidée à faire survivre avec rigueur son héritage spirituel, à lutter contre les dissidences, tenant fermement à

l'alliance de la pratique et de la théorie, acharnée de transmission orale comme écrite, communauté démocratique de praticiens, lecteurs, écrivains, questionneurs.

Ce portrait aux traits nobles et hardis, reflète t-il vraiment le visage de l'A.P.F. ? Peut-on parler de caractères communs à notre société ? S'agit-il du rêve de la société idéale de Victor SMIRNOFF ? Est-ce le rêve collectif de notre société ? Ou seulement de certaines ? Je dois dire que j'y adhère volontiers, sur le modèle du rêve, de l'idéal dont on sait qu'il ne sera jamais atteint, et dont on cherche inlassablement à se rapprocher.

Alors, engagés sur cette voie, on se surprend à continuer le rêve ébauché. Celui de l'histoire de notre société à l'intérieur du mouvement analytique français. Et ne peut - on aussi songer à la chaîne du traumatisme, de la latence, des symptômes, et du retour du refoulé ?

Et "pour raccourcir" -pour qu'un tel idéal se soit propagé sur quel exploit se serait-il fondé ? Une seule réponse surgit alors.

Ne s'agirait-il pas du grand exploit fondateur de l'A.P.F. dont l'acte de naissance s'est confondu avec la deuxième scission, la rupture avec LACAN. Jacques LACAN, l'ex-analyste ou l'ex-ami de tant de nos membres fondateurs...

Et un tel exploit, réussi, sur une personnalité alors aussi vivante et éminente n'a-t-il pas contribué à maintenir si fortement la cohésion des partisans de la rupture ; la puissance imaginaire de l'un aurait-elle retenti sur l'imaginaire de ceux qui étaient entrés en conflit avec lui ?

On connaît la suite ; à la fécondité des aînés, (Lacan ne disait-il pas que les meilleurs l'avaient quitté ?) s'en est suivie l'inhibition relative des cadets. A certaines époques, il est beaucoup demandé, à d'autres beaucoup donné. Nous sommes aujourd'hui du côté de la génération des receveurs, celles d'individus subtilement nourris par moments terriblement gavés à d'autres, rêvant à l'appétit de ces pionniers cannibales dont l'activité garantissait la vitalité de la psychanalyse.

C'est ici que l'on peut revenir sur les traces de la culpabilité sur le lieu de notre enseignement. Quels stigmates ont-elles laissé ? On peut les repérer dans leur dispersion.

Pour ma part, je suivrai celle du texte freudien. Si élu, il y a

de qui le serions-nous, sinon de FREUD lui-même ? Et LACAN quitté, comment continuer à vivre avec passion, sinon en s'acharnant autour du corpus freudien ? au point que certaines voix ont commencé à invoquer le texte sacré. A quoi d'autres répondaient qu'un texte sacré appelle sa transgression, c'est-à-dire une lecture sacrilège, anti-pédagogique. Sur quoi interfèrent les querelles de langage. Langue maternelle, langue étrangère - Etranger ! - langue freudienne, langue allemande, langage lacanien...

Ce débat, pour fondé qu'il soit, peut-on le soutenir, en l'isolant de la toile de fond sur laquelle il se projette : la sacralisation négative de l'écrit lacanien, pour sa mise à l'écart radical du programme de l'A.P.F., alors que cet enseignement avait été l'un des deux piliers de la Société Française, l'autre étant comme chacun le sait celui de Daniel LAGACHE - Société Française dont il n'est jamais question sans une pointe de nostalgie ! Certes ces dernières années, certains des membres de notre société ont individuellement pris parti d'entrouvrir le dossier. Mais au niveau de l'enseignement officiel (groupes de travail, séminaires), pas de traces, ou si peu. C'est ainsi que le texte sacré de la communauté lacanienne, est par contre coup devenu également texte sacré pour nous, puisque écarté de l'enseignement, tabou, lu en cachette, cité avec tension, frappé d'interdit de dire ou de toucher en tout cas d'interdit de penser. Texte qu'il va bien falloir après ces vingt années écoulées, commencer à travailler dans un esprit de démystification, individuellement et collectivement.

Confronter à l'A.P.F., FREUD et LACAN sur des points de doctrine, de théorie, en entrant dans les détails, est-ce possible ? Je n'en sais rien. Mais il me semble que le mythe des origines qui nous structure, ne cesse de nous en imposer la charge. Symptôme ? Retour du refoulé ? La formation de compromis qui maintenait la cohésion de notre groupe nous a permis longtemps de l'esquiver. Ce temps me paraît dépassé. Etait-ce possible avant ? Sûrement pas, sinon ce serait déjà un débat terminé. Est-ce dangereux pour notre survie ? Assurément, les potentiels de ce clivage que cet enseignement a véhiculé ne sont pas éteints, et la célébrité publique qu'ont connu certaines formules, prêtent probablement bien plus que l'œuvre de FREUD à la pente de l'idolâtrie. Peut-être aussi en raison de l'hermétisme du style.

Et si l'extrême prudence est ici de rigueur, l'esquive me paraît néanmoins un compromis menacé d'écroulement.

La solidarité autour de l'exclusion de l'homme a été une réussite, celle autour de l'exclusion du texte pourrait devenir un échec.

Il nous faut donc aller de l'avant malgré tous les dangers prévisibles ou inattendus. A titre d'exemple, j'ai rencontré récemment une expérience inattendue qui m'a fait aborder aujourd'hui ce sujet. Il s'agit d'une expérience limitée puisque unique, porteuse ou non d'une généralisation possible. La suite le dira. Dans un groupe de travail portant sur les textes freudiens, auquel participait un petit nombre d'entre nous, l'introduction et la lecture, bien plus large qu'il n'était prévu au départ, d'un fragment de l'un des premiers séminaires de Lacan, transforma une croisière partie sereine en un semi-nauffrage, entraînant les participants aux limites du supportable.

Comment réunir toutes ces pensées contradictoires, tout en réalisant, que l'importante contribution de l'A.P.F. doit une grande part de sa créativité à l'effet engendré par la rupture avec LACAN.

Pour conclure en revenant au roman des origines, à cette date de naissance qui coïncida avec celle de la coupure, il m'arrive souvent de penser que cette génération avait un rendez-vous avec la destinée et que cette heure fut peut-être jusqu'à ce jour la plus belle de leur histoire.

Hélène HAÏK

Bernard Jolivet

L'exposé de Victor SMIRNOFF et la discussion m'incitent à à faire deux remarques _interrogatives.

La première tient à ce qu'il faut bien appeler une répétition dans le questionnement. Au fil du temps et quel que soit le point où l'on en est de son itinéraire, on voit ressortir de façon itérative les mêmes problèmes touchant à l'organisation institutionnelle des Sociétés de Psychanalyse et, surtout, aux modalités de l'enseignement et de la formation. Apparemment, cette répétition doit avoir une fonction autre que traduire simplement une perplexité ou prouver que la solution idéale n'existe pas, ou encore, être un facteur de conservation de l'existant.

Cette fonction, je me demande si elle n'est pas liée à la fragilité de l'identité de l'analyste. J'entends bien l'analyste praticien, celui dont une partie suffisante de l'activité est consacrée à la pratique analytique. Il m'est difficile de concevoir un analyste seul sans aucun lien ni référence à une "Société" d'analystes, hors même des liens que tisse le nécessaire cursus, en cela je crois partager l'opinion de Victor SMIRNOFF, si je l'ai bien entendu.

Ce renforcement d'identité, l'analyste le trouvera dans ce groupement sous plusieurs formes. Sommairement, ce qui serait du côté de l'identification (Maîtres - paroles du Maître-Théories-Ecrits - etc...) et ce qui serait du côté de ce que j'appellerais le ressourcement, hors bien entendu toute reprise personnelle du travail analytique, c'est dans cette fonction que je situerais la répétition groupale dont je parlais. Reprendre inlassablement les modalités de la formation, du cursus, des

contrôles, n'est-ce pas constamment raviver en soi-même la genèse de son propre désir , les avatars de son propre cheminement et obliger constamment à se resituer. Ce qui pourrait apparaître donc comme une faiblesse "institutionnelle" jouerait en réalité un rôle fondamental et nécessaire pour chacun d'entre nous dans l'intimité de son être-analyste.

Dans cette perspective, il est sans doute "sain" qu'on ne soit jamais arrivé à un accord global, serré sur les détails, qui nivellerait tous les caractères spécifiques à tel ou tel groupe, à tel ou tel "style" national. Toute programmation est en soi insatisfaisante puisqu'elle doit laisser cet espace irréductible et spécifique à chaque individu et c'est sans doute bien comme ça.

La deuxième remarque serait que l'Association psychanalytique vue du côté de l'Institution (dans sa dualité Institution-Organisation pour reprendre le schéma de ENRIQUEZ) a comme caractère de se fonder sur une impossibilité : celle de ne pouvoir appliquer à elle-même le principe qui la fonde. Il y a pour cela bien des raisons que je ne peux aborder dans le cadre de cette discussion. je me rappelle avoir exposé, lors d'une réunion du Mardi, un thème sur "Psychanalyse et Institution", le moins que l'on puisse dire c'est que ma proposition, résumée dans cette phrase de LEGENDRE : "La Psychanalyse est au centre des grandes manoeuvres institutionnelles" n'a pas rencontré l'unanimité. Il y a sans doute à cela bien des raisons, tenant à la métaphore un peu rebattue du plomb et de l'or (ou du cuivre), à l'insuffisance de la Théorie quand on parle d'applications, mais aussi à ce que je viens de dire, c'est que possédant un corpus théorique on ne peut l'appliquer à

notre propre vie institutionnelle. Un effet, par conséquence et à caractère paradoxal, serait que dans certaines institutions non psychanalytiques, on vivrait plus intensément et surtout plus librement l'analyse que dans celles construites justement dans ce but...

Enfin dernière remarque, dont la banalité me ferait un peu honte, est qu'une Association d'analystes a des caractères communs avec n'importe quelle association regroupant des hommes dans un but commun, que cela soit un orchestre ou une société de pêcheurs à la ligne. Ceci fait qu'existe un clivage entre ces données communes à tout regroupement et la spécificité liée au but lui-même. Vivre ce clivage n'est pas toujours chose facile quand, en particulier, on est un peu dégagé des liens et des prudences attachées au cursus.

L'exposé de Victor SMIRNOFF touche au vif de notre vécu institutionnel et soulèverait bien d'autres développements. Je dois, dire, pour ma part, qu'il incite à réfléchir sur sa propre fidélité et le pourquoi on reste là où on s'est inscrit. La réponse n'est pas évidente mais le caractère lié à la tolérance d'admettre des différences n'est certainement pas un des moins négligeable de l'A.P.F.

Bernard JOLIVET

Patrick Lacoste

Au moment où ce texte de Victor SMIRNOFF fut présenté comme conférence scientifique, je me souviens d'avoir éprouvé une certaine insatisfaction. Je suis intervenu tardivement pour lui dire que, s'il me permettait l'audace d'imaginer un instant que je venais d'entendre ses paroles dans une position de superviseur, je lui poserais peut-être la question : "Mais, vous, qu'est-ce que ça vous fait, qu'en pensez-vous ?".

Je viens de lire ce texte, et je suis surpris du fait que je ne vois pas ce que le Président de notre Association aurait pu écrire d'autre, sur un tel sujet... Donc, en me rapportant à la situation de conférence, je me demande d'où venait cette insatisfaction, qu'est-ce que j'attendais ? En fait, c'est une question qui doit être au programme dans de nombreuses situations d'écoute - la pratique de la cure, dans les deux rôles, est censée nous transmettre quelques éléments de réflexion sur ce point mais peut-être est-on toujours surpris par la façon dont de telles "attentes crédules" se manifestent hors du fonctionnement associatif de la séance, devant la mise en circulation du "scientifique" en milieu associatif.

C'est sans doute lié au fait que le "scientifique" fait l'objet d'attentes relativement fixes, en fonction de nos préoccupations du moment, de nos petites dérives transférentielles, de nos investissements. Comment procéder pour que ce mirage reste suffisamment mobile, pour qu'il se dissipe finalement à chaque fois, et que cette "disparition" soit un moteur de relance ?

Une réponse, serait, justement : par paliers d'insatisfaction. Car s'il y avait une théorie satisfaisante, commune, il n'y aurait sans doute plus d'obstacle - il n'y en a

pas partout- à ce qu'une pratique tranquille de vérification permanente s'installe ; ou bien -autre versant- nous pourrions constater la béatitude également répartie sur les visages d' auditeurs. On sait que ces deux attitudes ne menacent que rarement.

Alors, pourquoi nos instances responsables s'inquiètent-elles autant du "mécontentement" ?

Au sein du Comité de l'Institut de formation -auquel j'ai participé pendant deux ans, et qui fut pour moi un véritable "séminaire de formation"- il a été souvent question de cela, et dans l'oscillation habituelle : mécontentement par rapport à la formation (cursus), mécontentement par rapport à l'enseignement.

Autant que je me souviene, il y fut discuté (débatu) de la transmission et de la formation en des termes que je résumerai, de façon évidemment subjective :

- La coexistence de courants divers dans l'A.P.F. fut reliée à l'hypothèse de la disparition des maîtres. Mais on remarqua que la question du maître (entre la visée socratique et la dialectique hégélienne) avait pu se diluer en se reportant sur l'expérience du "contrôle". On rappela que la demande ne pouvait circuler que dans les deux sens. On remarqua aussi que la formule "Ni Dieu, ni Maître" pouvait s'entendre comme une double contrainte

- L'analyste anachorète, ou simplement "marginal", produisant souvent des demandes de supervision "non-institutionnelles" auprès d'analystes dont l'appartenance est connue, il est apparu que ces demandes de "non-reconnaissance" étaient probablement le signe nostalgique d'une demande de "transmission pure", ancrée dans l'analyse personnelle.

- Cette idée de "pureté" n'a pas manqué d'engager une réflexion sur les attitudes mystiques. On s'est souvenu

utilement de la réponse de FREUD à SAGGER : "... si la religion devait être utilisée comme preuve de l'existence de l'inconscient, les animaux, qui travaillent presque uniquement avec l'inconscient, seraient plus religieux que les hommes". (Minutes, IV , p 35)

- Ce fut l'occasion de proposer un autre rapport dialectique : connaissance/reconnaissance, et pour sa négociation avec la castration. Comment le plan du "conscient" avait-il fonction de médiation dans l'institution analytique ? Cette question ramena le clivage incertain entre politique et mystique. Toutefois le rapport à la "connaissance" apparut plus continûment abordable au plan conscient, quand la "reconnaissance" se donne comme étape, prise de conscience éventuelle.

- L'institution élitiste ne se définit-elle pas par sa pratique de refus, de non-reconnaissance ? Il fut rappelé que les "bonnes intentions" légiférantes étaient toujours un obstacle à la libre circulation, mais que ni l'absence de réglementation ni le "syndicat de la castration" ne représentaient des solutions viables. La seconde (le syndicat) apparaissant toujours dangereusement "plus fiable", etc...

- Le comité s'intéressa souvent à son propre fonctionnement. pour s'étonner de la difficulté à laisser quelque trace de ses travaux. Après avoir envisagé le risque d'"auto gratification" la question fut posée de savoir si la difficulté n'était pas liée à l'idée pessimiste de fonctionner comme bonne conscience de l'A.P.F. : "abcès de fixation" quant à l'abord des problèmes de formation et d'enseignement. Constatant cette inquiétude louable au sujet de notre économie autarcique, le Président nous rassura sur le fait que le Conseil était régulièrement tenu informé par ses soins, et que d'ailleurs, un prochain collège des titulaires tenterait d'aborder les problèmes posés, les modifications envisagées...

La question de l'information et de sa circulation fut, en effet, souvent posée...

Il y eut bien d'autres sujets de discussion, mais ceux-là me reviennent en relation avec les propos de V. SMIRNOF.F. Donc, je l'ai dit, je n'étais pas mécontent de ce lieu où l'on pouvait débattre du mécontentement.

A distance, je n'ai évidemment aucune raison (pour l'instant) d'être satisfait par un quelconque effet institutionnel du travail de ce Comité. Je sais simplement qu'un autre Comité fonctionne et qu'il se posera sans doute d'autres questions, sinon les mêmes.

Si l'insatisfaction est un élément moteur de l'activité théorisante (comme de la pensée et de la sexualité "normales"), le mécontentement n'est pas dans le même registre. L'une fait partie des questions privées dont on peut espérer la perlaboration dans des issues qui ne sont pas moins à considérer dans le cadre du "personnel". L'autre -et c'est là le problème- me paraît faire l'objet d'une gestion qui mérite un intérêt "public".

Auparavant, je précise que je ne crois pas que l'on puisse aborder le "transfert de travail" (intellectuel) avec les mêmes instruments d'interprétation que ceux qui s'adressent au transfert dans la cure. En effet, peut-on souhaiter que le "transfert de travail" (qu'il s'adresse à la théorie de FREUD ou aux théorisations de quelques uns) fasse l'objet d'une "liquidation"? Tout au plus peut-on souhaiter assez d'ouverture (personnelle et sociale) pour que des réaménagements soient possibles.

Ensuite, je ne suis pas sûr que les schèmes d'élucidation des liens inconscients soient exactement transposables dans l'approche des liens sociaux entre analystes. On peut attendre

de telles "applications" une déperdition d'efficacité proportionnelle au fait que la généralisation n'affine jamais la compréhension des particularités.

Enfin, je crois percevoir, dans le souci de répondre au "mécontentement" une attitude négative qui se répète. En politique, on parlerait aussitôt de "démagogie", mais on sait que la politique tient beaucoup à maintenir l'idée que la satisfaction peut-être obtenue. Mais, entre analystes ? J'entends que la bienveillance est de bonne compagnie, mais la réponse toujours compréhensive, (il faudrait, on va faire...) laisse toujours entendre qu'il y a des solutions (groupales) à portée immédiate. Heureusement, la structuration administrative ("institution" ou "organisation volontaire"?) veille et permet qu'une question perde toute son énergie avant même d'être "officiellement" posée.

Ne serait-il pas finalement plus reposant que, face au "mécontentement", on réponde d'une immuabilité de la structure (qui renverrait à l'insatisfaction motrice qui se cache sous cette apparence) ? Plutôt que de dire : " On va, il faut s'en occuper ", quand on sait que l'enjeu institutionnel est tout relatif, dans la mesure de sa fonction externe (l'appartenance) et que sa fonction interne (le travail scientifique) n'y correspond sur aucun point - si l'on veut préserver l'utilité des différences -.

Ne sait-on pas déjà la fonction structurale du "non", par rapport au malaise que provoque la réponse : "oui, oui, je sais qu'il y a du mécontentement" quand elle n'est qu'inlassablement réitérée à l'image de ce qui la provoque ? S'il y a réponse -sous forme de velléité attentive- c'est peut-être

parce que la question (le mécontentement) trouve des récepteurs dans le même état...

C'est au niveau de l'enseignement que la question est la plus vive, et si le problème de la formation (le cursus) consommait moins d'énergie, il est probable que, non seulement l'enseignement, mais encore le travail scientifique (l'échange, la liberté de discussion) s'en trouveraient plus investis.

N'est-ce pas frappant que surgissent aussi souvent, après une prise de parole, des questions comme : "d'où il (elle) vient ?" (analyste-contrôleur) "où elle (il) en est-il du cursus?" Comme si cela pouvait donner quelque garantie de validité au contenu, voire à la façon dont on accepte de l'entendre ? Et si quelqu'un parle pour dire son désaccord avec telle ou telle formulation, va-t-on s'en tirer -à cause de l'émotion manifestée, de l'enthousiasme excessif, ou de la violence éventuelle du propos- de façon "scientifique" par la simple remarque : "c'est un mécontent" ?

A l'inverse, quel bénéfice dans un échange qui en reste à l'énonciation de l'accord parfait ?

Dans sa conférence scientifique, Victor SMIRNOFF utilisait la métaphore de l'harmonie (Prova d'orchestra). Si les désaccords sont uniquement institutionnels sous l'apparence du propos théorique, on peut s'en tenir là. Et les mots que SMIRNOFF utilisent plus loin pour critiquer le "religieux", les attitudes mystiques, s'ils sont judicieux ne se situent toutefois pas sur le même plan que le "mécontentement" lié aux réunions scientifiques. Certes, ce type de fausses liaisons y joue un rôle, mais cela n'aborde pas le problème des niveaux d'investissement de l'activité scientifique et d'abord

de la proposition d'investissement que ces réunions organisent.

S'il ne s'agit que des prestations "sociales", on peut tout réduire à la considération des relations interpersonnelles, dans le rapport convivial et "hiérarchique" que cela suppose. Si le "scientifique" implique non l'investissement des personnes mais du contenu des conférences, il faut sans doute se rendre à l'évidence que les modalités d'échanges ne permettent parfois que des rapports de surface (qui, ainsi, deviennent rapidement pures prestations). Il y a une première alternative que tout le monde connaît : ou bien les conférences sont lecture d'un texte, et les auditeurs tireraient bénéfice de pouvoir se placer à un niveau égal (entre eux) de lecture ; ou bien le conférencier parle, et dans un temps qui permette une discussion plus précise... Mais cela ne résoudrait rien par rapport à la structuration "défensive" de nombreux exposés. Ce qui invite bien à constater le primat de la reconnaissance sur la connaissance.

Le "scientifique" analytique me paraît être un travail de liaison (langagier) qui expose le travail de la déliaison. Mais, cette nouvelle liaison ne se risque pas à des déliaisons nouvelles par l'échange, alors la diversité souhaitée dans le rapport à la doctrine (transmission, mais aussi apprentissage) se transforme en multiplication des doctrines qui, pour se maintenir entières, ne peuvent qu'espérer le repli dogmatique. Mettre le dogme au pluriel n'est qu'une diversification hasardeuse...

Malaise ? Je lis que dans Malaise dans la Civilisation le parcours sinueux de FREUD met, en fin de compte, le sentiment

de culpabilité au rang des composantes du "sentiment océanique", mais, en même temps, invite à penser que prendre conscience de ce sentiment de culpabilité permettrait d'éviter les attitudes intellectuelles totalisantes et fusionnelles. Peut-être, alors, faudrait-il tenir compte des négociations de la recherche scientifique avec les exigences du Surmoi ?

Einstein, lui, pensait que la recherche scientifique ne pouvait s'effectuer sans "religiosité cosmique" ; pas la religion d'un Dieu anthropomorphe, mais l'étonnement modeste devant "l'harmonie de la Nature"...

Confronté, de façon permanente, au désordre intérieur, le psychanalyste peut-il vivre en société autrement qu'en espérant accomplir ce mot d'Héraclite : "Tout devient par discorde"? Sous condition que ce devenir ne s'épuise pas dans le "social", mais que l'énergie de la discorde soit dirigée vers des objets de pensée, serait-il imaginable que la culpabilité et l'insatisfaction soient productives "scientifiquement", au lieu de se déguiser dans les rapports de pouvoir, voire dans les considérations ou les pratiques administratives ?

Sublimons -comme dit l'Autre- il en restera toujours quelque chose. Non, sérieusement, où est le malaise ?

Patrick LACOSTE.

Jean-Louis Lang

Lors de mon intervention dans la discussion de l'exposé de Victor SMIRNOFF, j'avais tenu à préciser que mes propos ne concerneraient que les "échanges scientifiques" au sein de notre Association, à l'exclusion des questions régulièrement soulevées à propos de l'enseignement, de la "formation", du "cursus".

Non point, bien sûr, que ces dernières ne viennent pas à infléchir et infiltrer nos réunions ou journées scientifiques, dans leurs modalités, leur style, leur climat, ne serait-ce que parce qu'elles réunissent des membres plus ou moins "confirmés" dans leur statut (titulaires et associés) et d'autres plus ou moins "avancés" dans leur parcours. Et je ne sous-estimerai pas non plus cette évidence : à savoir que les problèmes ainsi soulevés relèvent eux aussi, pour l'analyste, de son domaine scientifique.

Si je les ai écartés de mon intervention, ce n'est pas dans l'unique souci de sérier les questions. Je m'en explique brièvement ici - et n'engage que moi -.

Je perçois en effet un certain phénomène de "ras-le-bol" devant les allégations, reproches, sous-entendus, réactions épidermiques ou plus viscérales..., qui se répètent et qui rendraient compte, ou plutôt dont les raisons rendraient compte du malaise, du silence ou de la parole (par trop) risquée comme il fut dit ce soir-là.

Je n'en discute d'ailleurs ni le bien-fondé, ni la pertinence - bien plutôt l'opportunité et l'efficacité.

Ces réactions ne viennent-elles pas alimenter, sans faire avancer la question qu'elles dénoncent, le dit malaise et les difficultés de communication ? -même s'il est exact que le fait de ne pas avoir terminé (?) "son" cursus ou encore "d'être encore en contrôle" ne peut manquer pour certains de fausser le jeu des échanges.

L'essentiel me paraît se situer ailleurs. Depuis combien de temps entendrons-nous ces réflexions - après sans doute les avoir nous-mêmes proférées autrefois. Chambre des parents, chambre des enfants, couloirs où circulent les bruits : qu'est-ce qui, ici, se répète ?

Ce problème maître-élève, enseignant-enseigné, magister-disciple..., est posé de longue date, et pas seulement dans nos Sociétés d'Analyse. On le résout de façon plus ou moins directive, ou bien, plus souvent, on le laisse en suspens, dans un compromis plus ou moins savant, plus ou moins ambigu. Il se présente dans ses tenants et aboutissants dans des conditions différentes selon les lieux : école, université, sociétés savantes, associations initiatiques... D'autres en ont dit beaucoup plus et souvent mieux que nous.

Mais, en dehors -ou en plus- de cette question très générale, le psychanalyste, de sa place d'analyste et sur la transmission de l'Analyse, a bien évidemment autre chose encore à dire. Or j'estime : que ces questions ont déjà été posées et abordées, et à plusieurs reprises, au sein de notre Association. Elles n'en reviennent pas moins régulièrement, toujours plus ou moins dans les mêmes formes ;

J' aborderai la question sous un autre angle, pour tenter de cerner ce qui, en partie, bloque quelque peu la communication scientifique entre nous.

La théorie a la mauvaise réputation de tendre au formalisme, au doctrinal. Le risque est alors d'exposer "ses idées", voire son "orthodoxie". On est sur la sellette, on va être jugé, effectivement les critiques pleuvent... sur les lacunes, les erreurs, les contradictions. Elles sont rarement positives. C'est l'épreuve, et pas seulement pour les "élèves" (les autres, peut-être par expérience, s'en "tirent" mieux, mais au profit de quoi ?). D'où cette tentation d'en référer à un modèle derrière lequel s'abriter, dans une exposition quelque peu dogmatique, voire la démonstration d'une thèse que l'on pourra plus aisément "défendre". Il est beaucoup plus rare d'entendre : voilà, avec mes présupposés, ce que je pense, et comment je le pense, et où cela me mène. Encore faudrait-il sans doute que l' orateur puisse s'attendre de la part de l'auditoire, non plus à un bombardement plus ou moins critique et négatif, mais à des interventions soulignant les apports positifs, originaux, inattendus de l'exposé, relançant l'orateur sur son propre terrain, le questionnant sur les points qui précisément, ne le mettent pas "en question", mais le poussant non pas dans ses retranchements, mais dans le sens même de l'originalité de son propos.

La clinique, à première vue, incite à un discours

plus aéré, plus spontané, plus plaisant à écouter. Mais à s'y engager quelque peu à fond, on s'expose, cette fois, soi-même, on se dénude. Attaques ad hominem, allusions parfois sournoises ou sourires entendus : le risque majeur, parmi d'autres, gravite autour de "l'interprétation". D'où une double défense, fréquente. Celle d'abord de la séduction par exemple dans les descriptions, les rapprochements avec un lapsus, un bon mot (ça détend, tout le monde est complice...) Celle ensuite de la "vignette" comme on dit aujourd'hui : raccourci d'une séance, illustration d'une position (on sait où l'on va, on s'expose au minimum). Si certains ont néanmoins le courage - et il en faut ; mais il y en a - d'entreprendre le récit d'une séquence d'analyse avec ses commentaires, la plupart s'en tiendront à n'en pointer que des images : " voilà ce qui s'est dit, voilà ce qui s'est passé"... et rarement "voilà comment j'ai réagi, voilà comment j'ai fonctionné". Encore faudrait-il sans doute que l'orateur puisse s'attendre de la part de l'auditoire... voir fin du paragraphe précédent.

Sur ce constat concernant nos échanges scientifiques, peut-on avancer des "explications" ?

Surgissement en ce point, a-t-on dit lors de la discussion de l'exposé de notre Président, d'un pouvoir refusé au Magister ?? Silence et parole bloquée ou risquée pour les raisons (encore !) que j'évoquais au début du présent texte ? Peut-être aussi régression du groupe à un mode de relation voyeuriste - exhibitionniste où s'infiltrèrent des visées sado-masochistes ou d'emprise... rejetant les activités créatrices ailleurs (revues, université, autres lieux de discussions...) ..., que sais-je encore ?

Qui aura l'audace - mais le temps en est-il venu ? de proposer pour l'une de nos réunions un exposé sur : "De la communication scientifique en psychanalyse - de ses difficultés et de ses embûches" ?

Jean-Louis LANG

Danielle Marguéritat

La conférence de Victor SMIRNOFF a suscité chez les auditeurs un certain nombre de commentaires concernant la vie de l'A.P.F.. Il s'agissait essentiellement de plaintes centrées autour de la difficulté à y parler, qu'il s'agisse des élèves ou des membres, des interventions depuis la salle ou du haut de la tribune. La question de l'absence voulue d'une parole magistrale fut également évoquée ainsi que la question subséquente : mais alors où se niche le pouvoir ? Certains remarquèrent qu'ailleurs on ne ménageait pas les critiques, que la parole des plus jeunes était mieux accueillie, ou encore que les orateurs n'étaient pas vilipendés. Il nous est plus facile, semble-t-il, de parler ailleurs que chez nous.

Les critiques des uns n'étaient pas toujours celles des autres, mais la majorité de ceux qui, ce soir-là, prirent la parole, s'accorda pour constater l'existence d'un "malaise à l'A.P.F." et pour souhaiter des changements dont certains furent même demandés et mis en actes dès ce soir là : pas de réponse de l'orateur aux questions de la salle, pas d'interventions sur le mode de l'attaque.

Parmi toutes les métaphores qui me vinrent à l'esprit à l'issue de cette soirée, aucune bien entendu ne résumant à elle seule l'ensemble de la configuration (Totem et Tabou conduirait par exemple vers une autre direction tout aussi recevable) le "Roman familial des névrosés" prit une place à part en ceci qu'il convient, qu'il est même constitué du désir de changer, avec l'illusion de pouvoir "corriger l'existence telle qu'elle est".

Qu'il s'agisse de l'élève, dans l'attente du renforcement narcissique inhérent à ce statut et des rites initiatiques qui, dans l'allégresse, confirmeront sa reconnaissance, ou de l'un d'entre nous qui, intervenant de la tribune ou de la salle, attend, tel le héros, mais tel aussi l'enfant qu'à cette occasion il redevient, d'être reçu comme porteur, transmetteur de la parole révélatrice, toujours la surprise est la même ainsi que le désenchantement : ou se trouve comme partout et toujours face à soi-même, même angoisse et mêmes instances interdictrices, même allégeance au principe de réalité, même présence de la lutte entre les deux grandes pulsions, même emprise de la structure oedipienne. "Les occasions ne sont que trop fréquentes où l'enfant est évincé, ou du moins se sent évincé, où il ressent qu'il ne reçoit pas tout l'amour de ses parents et regrette, tout particulièrement, de devoir le partager avec ses frères et sœurs." Pour chacun d'entre nous recommence alors la plainte éternelle condensée sous la forme : ce n'est pas moi mais les autres, ou l'institution, au mieux dans la projection simple, au pire dans la paranoïa, et inlassablement se tisse alors un nouveau roman familial où le sujet blessé se reconstitue en héros, mais héros d'un ailleurs qui pour devenir ici nécessiterait non pas un déplacement interne du sujet mais un changement de fonctionnement externe : changer l' A.P.F., changer le fonctionnement des autres à l'A.P.F., voire changer les autres de l'A.P.F., changer le dehors plutôt que le dedans avec, à l'horizon, l'accueil inévitable dans ce type de conjoncture, surinvestissement des éléments de la

réalité (qui bien sûr, existent !) au détriment de l'attention portée à leur travail interne, préférer l'agir à la pensée. La collusion entre les demandes pressantes des uns et la culpabilité complice, consciente ou non, des autres, tout le monde occupant les deux places à tour de rôle, conforte chacun dans le sentiment de la nécessité du changement et de l'extériorité du malaise. A propos des buts et des moyens de la tendance civilisatrice, "je n'en sais qu'une seule chose" écrit FREUD dans Malaise dans la Civilisation, "c'est que les jugements de valeur portés par les hommes leur sont indiscutablement inspirés par leurs désirs de bonheur, et qu'ils constituent ainsi une tendance d'étayer d'arguments leurs illusions" (je souligne).

Est-ce à dire qu'il ne faille rien changer, jamais ? La tentation est forte de répondre : pourquoi pas ? Mais d'où viendrait alors cette réponse qui resterait autant à interroger que l'urgence d'agir ? Attirance du Nirvana ? Principe de plaisir ? Recul devant le progrès ? Règne de la pulsion de mort en donnant tout son poids, ici, au nom de cette pulsion ? Et la non action délibérée n'est-elle pas un acte aussi ? Piège.

Faut-il renoncer à toute illusion ou continuer d'avancer sans être dupe, en sachant que la plainte, d'être déplacée sur un autre objet externe, ne demeurera pas moins inscrite en nous ? A chacun de nous, par rapport à cela, d'avoir ses propres options. mais gardons à l'esprit la dimension du leurre.

Danielle MARGUERITAT

Michel Mathieu

Le thème, à nous proposé ce soir, de la psychanalyse en société, m'interroge particulièrement sur le second terme de son énoncé. Particulièrement, j'entends quant à ce qu'en moi le factuel évoque, et par rapport à l'actuel de mon cheminement.

En tant que représentant de la psychanalyse, comme on dit que le fantasme, ou le signifiant, est le représentant de la pulsion, je suis engagé, je me trouve situé dans un carrefour que le mot "société" connote avec bonheur d'une triple acception. Car d'être au sein de la société psychanalytique conçue comme une institution me renvoie d'une part à la société plus globale dont elle n'est qu'une sous-structure ; et d'autre part " en société" j'y suis aussi quand je reçois chez moi des amis psychanalystes ou quand une soirée nous réunit à l'extérieur. Bonheur de l'équivocité du mot, mais ambiguïté : entre le lieu public et le lien privé toute la problématique du groupement scientifique, de ses règles normatives a ses enjeux libidinaux, de son grand mouvement formatif à ses récurrences et fixations individuelles.

Une illustration de cette oscillation pourrait être esquissée très précisément au niveau concret de ce qu'on appelle le cursus, et je la propose sous forme de question. N'est-il pas envisageable de penser que la formation didactique, à partir de l'analyse personnelle, se meut et s'assume certes de s'appuyer centralement sur une lecture des textes de FREUD, sur une confrontation des cliniques et des théories qui en découlent, mais aussi

de s'ancrer latéralement sur une vie professionnelle et sur une existence privée -toutes deux participant de l' échange interhumain avec ses règles formelles et ses politiques implicites ? Si la psychanalyse en société, pour qui en fait sa condition dans la psyché et dans la cité, consiste à s'interroger sans cesse sur sa fréquentation d' une pratique, les réponses qui en sont apportées aux autres dans l'institution scientifique ne seraient-elles pas alors à enregistrer non seulement par rapport à l'avancée dans l'inconscient, mais encore à entendre selon leur intégration dans les structures groupales plus complexes du social ou elles se répercutent, et à écouter dans leurs résonances intimes ?

Souplesse relationnelle, tact dans les affaires avec les autres, attention aux normes et aux exigences de la vie en commun sont en tout cas des formations secondaires - au sens où l'on parle du processus secondaire - qui pour ne jamais atteindre au statut de critères de formation n'en pèsent pas moins sur le destin du psychanalyste dans sa société, et partant dans son être.

MICHEL MATHIEU

Dominique Maugendre

J'avais fait la remarque à Victor SMIRNOFF que durant son exposé intitulé "La psychanalyse en Société", il n'avait pas parlé d'argent. Ce n'était qu'un constat, pas un reproche : il semble en effet que l'A.P.F. est une société où, fort justement, on ne fait pas, de l'argent, une affaire. Mon constat se situait à ce niveau : si, dans un tel exposé, il n'est pas obligatoire (à tout prix) de parler d'argent, on peut cependant le faire. D'autres événements m'ont fait comprendre (après-coup) pourquoi j'avais pu souhaiter que cela se fasse :

1. Le souvenir d'une anecdote : Un ami, universitaire brillant, psychanalyste accessoirement, prétendait que pour être honorable, l'exercice du métier d'analyste ne devait constituer qu'une source minime et secondaire de revenus. Lui objectant qu'il me semblait au contraire que je ne voyais que des avantages à ce que cette activité soit correctement rémunératrice, il m'interpella sur un ton scandalisé : "Tu ne vas tout de même pas me dire que la Psychanalyse te fait vivre !" Je lui répondis : "Si", bien sûr ; mais dans les deux sens du terme". Ce fut pour lui, je l'espère, une révélation.

2. Marie MOSCOVICI, argumentant SMIRNOFF, avançait que si le pouvoir ne se manifestait pas de manière très voyante dans les lieux institutionnels où l'on pouvait attendre qu'il en soit ainsi, c'est sans doute qu'il y trouvait pour s'exercer un lieu de prédilection, de précipitation : le contrôle. Il se trouve que de par les statuts de l'Association (non exigence de faire une analyse avec un titulaire), le seul

point d'échange obligé d'argent entre élèves et formateurs soit le contrôle. En ce lieu où la clinique est en question se rejoindraient donc des effets de pouvoir et la manipulation de l'argent.

3. Nombreuses sont les voix qui se font (plus ou moins) entendre pour regretter la rareté des exposés cliniques à l'A.P.F.

4. Victor SMIRNOFF, au cours de son exposé intitulé "Le bonheur dans la cure", relevait la gêne que les analystes ont à parler du plaisir, des plaisirs multiples et variés qu'ils prennent à l'exercice de leur métier.

-D'où une hypothèse : l'interdit de dire le plaisir intervient de manière féroce dans ces situations.

--Et si le pouvoir subi-exercé dans le contrôle n'empêchait nullement le plaisir qu'on y trouve, qu'on y prend ?

-Les exposés cliniques seraient rares parce que trop chers à payer du prix de la souffrance à s'exposer dans sa pratique. Et s'ils étaient rares parce qu'ennuyeux (et quand ils sont fréquents, en d'autres lieux, tout également sinistres)? Ennuyeux parce que l'orateur s'interdit le plus souvent d'y signaler le plaisir qu'il a pris à cette cure et ne peut faire qu'une relation de la pénibilité et de la souffrance ressenties dans sa pratique.

Le contrôle, lieu privilégié, quelque peu secret, où se dit la clinique, serait donc un véritable lieu de plaisir de ces lieux dont chacun sait qu'on y échange, entre autres, de l'argent.

Le plaisir (du côté de la vie, si possible, pas de la mort) dans la cure, dans le contrôle, implique d'être accompagné

d'échange d'argent : il me semble qu'au lieu de penser, (ceci dans un registre religieux ou moral) que le patient doit payer ses séances pour le bien de sa psychanalyse, il serait préférable de dire que l'analyste a tout intérêt à se faire payer (pour son bien et par voie de conséquence, pour celui du patient).

Plaisir et argent ne seraient pas à dire, à montrer. Sans doute parce que l'autre serait trop facilement amené à penser qu'il y a décidément de l'infantile (plus particulièrement du côté de la masturbation) là-dedans.

Ne soyons pas infantiles : sachons que le plaisir dans la cure, dans le contrôle, l'échange d'argent qui les accompagnent peuvent être des plaisirs adultes.

Dominique MAUGENDRE.

Raoul Moury

Il y a sans doute une gageure à vouloir rédiger après-coup une intervention. On croit souvent - écrit Michel Del CASTILLO que ceux qui écrivent le font parce qu'ils ont quelque chose à dire. Rien n'est plus faux. Il est vrai que l' intervention participe d'un jaillissement qui surprend parfois celui qui l'énonce. Comme dans la cure, elle est prise dans le mouvement même du moment où il s'exprime. A qui s'adresse-t-elle : au conférencier, aux autres, à soi-même ? Marque d'un territoire, désir de reconnaissance, de réassurance, affirmation de son identité, protection narcissique, sa finalité paraît ensuite quelque peu dérisoire. Comme si à s'écrire, s'évanouissait l'impérieuse nécessité qui la faisait dire.

Ainsi ne s'étonnera-t-on pas que je ne puisse vraiment savoir ce que je voulais dire ce soir-là. Tout au plus puis-je me souvenir qu'il s'agissait du pouvoir dans l'institution A.P.F. et des ménagements dont les "caciques" de la maison bénéficiaient, sottise remarque ou fausse naïveté ? C'est qu'en effet, depuis le temps que je fréquente justement cette maison, je sais bien que tout y est fait pour que nul ne puisse s'emparer de ce pouvoir, cacique ou pas. Et je ne pouvais donc qu'en être d'accord avec Victor SMIRNOFF? On pourrait même dire que cela est consubstantiel à l'A.P.F. et aux effets de son histoire. En tant qu'institution, l'organisation qu'elle se donne et sur laquelle elle veille, est que nul ne puisse y décider en son nom, propre et qu'on s'y garde du pouvoir comme de la peste. Ceci dit ma longue fréquentation d'autres institutions m'a rendu prudent à cet égard : conscient

de leurs nécessités, circonspect quant à leurs effets. Toute institution ne peut se passer d'instance de pouvoir et j'ai plutôt tendance à croire qu'il est nécessaire de reconnaître la réalité de ce pouvoir, d'autant plus accepté et acceptable qu'il ne se nie, ni se dénie, d'autant moins imaginaire qu'il se situe à la place qui est la sienne. A trop vouloir s'en défendre on risque de la voir resurgir là où on l'attendait le moins.

Libre ensuite à chacun d'y projeter tout l'imaginaire qui lui convient, mais pour ce qui est de l'A.P.F., on voit bien que ce n'est pas la question. Remarque infantile, donc, à qui il conviendrait de réserver le sort que les "adultes" réservent habituellement aux questions inopportunes. Soit, prenons-la comme telle. De quel pouvoir pourrait bien se plaindre un enfant si ce n'est du pouvoir des mots qu'il écoute sans rien dire, sortilège, charme, envoûtement, séduction, d'où viennent-ils ces mots qui le fascinent et dont certains savent le bercer, le toucher, l'émouvoir! où les ont-ils pris ? Quel "Enchanteur" leur en a appris l'usage. Quelle félicité érotique, mais aussi quelle secrète envie, quelle haine enfouie se cache derrière le silence de ceux qui les écoutent. Comment leur faire rendre gorge et leur ravir ces mots qui nous aliènent ?

Ce sont leurs mots. Il faudra bien les mettre à mort ces mots étrangers et familiers, ces mots de l'Etranger alors peut-être deviendront-ils miens.

Qui ne sait tout cela. Les enfants peut-être ? Mais le savoir n'empêche pas que cela fonctionne, et c'est sans doute très bien ainsi.

Décidément, peut-être aurais-je mieux fait de me taire, ce soir-là.

Raoul MOURY

Bernard W. Sigg

Je persiste à m'étonner de la discordance qu'il y a entre le fonctionnement des analystes dans leur fauteuil et dans leur société : dans un cas sensibilité, disponibilité et liberté associative, non sans agrément et, dans l'autre cas, effort, vigilance et manifestations d'humeur ou de prestance. Leur comportement "sociétaire" atteint parfois des sommets. Citons un exemple récent : un groupe institutionnalisé d'analystes comportant une majorité de membres éminents d'une non moins éminente société avait décidé de la répartition de fonds de recherche ; comment s'indemniser de leur temps passé et de leurs démarches se demandaient les éminences ? Survient alors la demande d'analystes obscurs de faire rémunérer leurs heures de travail consacrées à ces recherches. Indignation de nos éminences qui considèrent que la "réflexion" est partie intégrante de la pratique de tout analyste qui se respecte ! Paradoxe ? Non, car les premiers étaient hommes, médecins et responsables tandis que les seconds étaient femmes, psychologues et subordonnées.

J'en reviens à la discordance. N'est-elle pas aussi dans la réalité subversive de la psychanalyse comparée à l'honorabilité fort conformiste des psychanalystes : on la craint, elle, mais on les sollicite, eux, et les voilà élevés à des dignités universitaires infiniment plus aisément que FREUD ; on les retrouve aussi dans les comités de rédaction de bien des Revues, dans le "WHO'S WHO" et le bottin mondain, parfois même dans des charges ministérielles. En somme ils ne font plus peur, sinon à leurs collègues, et cela tout particulièrement

dans les sociétés fermées où ils se regroupent. Sociétés dont la vie interne, si animée qu'elle soit, filtre peu au dehors et prétend échapper aux influences du tohu-bohu extérieur. Et pourtant que de problèmes posent-elles aux analystes, comme l'a rappelé Victor SMIRNOFF, ce qui me conduit à reposer la question de leur rapport avec la psychanalyse elle-même.

Ainsi nos sociétés incarneraient-elles une doctrine "libérale, égalitaire et matérialiste" ; mais d'où provient ce libéralisme, sinon d'une conception économique étrangère à la métapsychologie. Quant à l'égalitarisme, comment peut-il coexister avec une hiérarchie dont je ne vois pas trace dans l'oeuvre de FREUD ? La structure de nos sociétés se présente en effet comme pyramidale avec, dans le meilleur des cas, des Membres complets, des demi-Membres et majorité de non-Membres désignés aussi comme candidats ou élèves mais, en réalité, hors-société !

Or théorie et pratique psychanalytiques ne connaissent que des analystes et des analysants. La forme structurelle, de son côté, semble éminemment variable ; mais à y regarder de plus près on décèle vite des modèles exogènes. Si le style associatif -type loi de 1901- combiné à la résolution scissionniste des divergences paraît banal en France, l'unitarisme de la société britannique est conforme à celui du syndicalisme et de l'Eglise anglicane tandis qu'un fédéralisme fort est commun à la psychanalyse U.S. et à la plupart des organisations de ce demi-continent ; quant au morcellement en "principautés" harmonieuses, ce serait la caractéristique de la société

psychanalytique allemande, selon Victor SMIRNOFF, sur "le modèle historique de l'Allemagne pré-bismarckienne". Hasards que tout cela ?

J'en viens maintenant au fonctionnement sociétaire. Sa loi serait la fidélité au fondateur. Sans doute, mais peut-on attribuer à celui-ci la tradition de "recherche solitaire" dont avec BREUER, FLIESS et tant d'autres ensuite il n'a pas donné l'exemple ? En ce qui concerne les relations collectives, qui seraient marquées par démocratie et collégialité, je reste perplexe dans la mesure où V. SMIRNOFF ne tient aucun compte des non-Membres tout en insistant sur la "délégation de pouvoirs"...; mais ne sommes--nous pas là déjà dans le socio-politique ? Et l'on plonge franchement avec la question du pouvoir . Certes, on demande s'il est "réalité ou fantasme", mais n'aurait-il pas fallu s'interroger également sur son origine ? A comparer l'importance des femmes et des "laïques" dans la production théorique et leur poids inverse dans les instances dirigeantes des sociétés -ce qui n'est pas l'exclusivité des associations de psychanalystes- je crains bien qu'il ne faille chercher ailleurs que dans l'Imaginaire pour trouver la source principale du pouvoir effectif dans le monde analytique... et surtout au sein de son Internationale ! Ce qui me conduit à parler de l'effort de "propagation" de nos idées, tâche importante de la société psychanalytique pour Victor SMIRNOFF, bien qu'il la veuille "à l'écart du monde" ; paradoxe aussi aigu que celui qui amène le pouvoir sociétaire à traiter avec "les pouvoirs publics" pour le "statut" de la profession, par exemple, ce qui achève de prouver que les psychanalystes et leurs sociétés ne sont à l'écart de la Société qu'au titre de Wunschphantasie !

De semblables exemples peuvent se collecter dans le champ double de l'enseignement et la formation/transmission. Qui sont ainsi les membres des comités de rédaction et quels sont les grands thèmes retenus ou rejetés par les Revues ? Ne doit-on pas s'étonner du retour en force d'Arthur SCHNITZLER cependant que Romain ROLLAND -dont on oublie presque partout qu'il mourut il y a 40 ans-, au moins autant aimé, cité et honoré par FREUD, demeure étrangement absent de nos écrits ? Est-ce lié à leur rapport à l'analyse ou plutôt à celui dans lequel nous serions avec les idées régnantes ? Pareillement, si je me penche sur ce qui est dit de la formation, je ne puis qu'être surpris de la part qu'y occupe le négatif : sélection (exclusion), courses d'obstacles, etc., là où le vécu analytique ferait attendre quelque chose de l'ordre de la promotion maturative ou de l'échange élaboratif. Il est vrai qu'en la matière nos méthodes sociétales ne brillent pas par l'originalité ; commissions d'admission, entretiens (examens ?) de passage, cursus, validation, Mémoire... ne sont que des emprunts à... la Société et ses appareils !

Il me paraît donc difficile d'invoquer la seule psychanalyse pour justifier notre vie sociétale et son malaise. Bien pis, à vouloir faire jouer à notre théorie le rôle d'explication unique nous la mettons en position de couverture (Deck) servant à mieux méconnaître d'autres déterminations et les disciplines qui en rendent compte. Aussi, pour aller vite, poserai-je cette question : l'influence de la Société globale -avec ses processus économiques, socio-culturels et idéologiques- n'est-elle pas le Refoulé des sociétés psychanalytiques ?

A reprendre sous cet éclairage nos défauts, blocages ou conflit sociétaire peut-être parviendrons-nous mieux à distinguer ce qui est adhésion fidèle aux réalités psychanalytiques de tout ce qui est adhérences sociogéniques ? Par quoi nous irions vers plus de spécificité organisationnelle, car il me paraît indéniable qu'il faille aux analystes des modalités de rassemblement, de coopération et de confrontation ; à condition de les libérer au maximum des "pouvoirs occultes" et des confusions avec "le monde de la politique et des affaires". La cohérence nous amènerait alors à donner le poids essentiel à ce qui nous est propre : groupes d'étude et de travail, supervisions (avec toutes les questions qui restent posées), réflexions associatives partagées, etc. Et je me demande si ce n'est pas ainsi que nous réussirions à réveiller l'intérêt pour la théorisation, car la "résignation" dénoncée par V. SMIRNOFF me semble liée au fatalisme social ambiant et au poids de tout ce qui est étranger, mais méconnu comme tel, dans notre fonctionnement.

Bernard W. SIGG

Nicole Berry

ASSEMBLEE GENERALE DU 18 JUIN 1984

Rapport de la trésorière

Je ne ferai pas de phrases puisque aussi bien, j'étais chargée des chiffres. Et les chiffres parleront d'eux-mêmes.

Les Dépenses

Salaire Mme Monod (5.377.Frs pour un 3/5e de temps en fait, un 7/5e bien souvent	65.789,00	(61.870)
Charges sociales, taxes, impôts	45.262,00	(42.474)
Loyers, charges, assurance, téléphone, femme de ménage, divers	28.071,00	(28.069)
Fonctionnement secrétariat (nous avons fait l'acquisition d'une seconde machine à écrire (4.744) et avancé 4000 frs de timbres pour l'annonce de la Journée du 14 mai 1984. Ceci explique le chiffre élevé de nos dépenses à ce poste	20.249,00	(10.288,00)
Locations salles	9.334,00	(6.184,00)
Réceptions, divers , voyages Président (portant surtout sur le 3e trimestre	5.508,00	
<u>Documents & Débats</u> , Nos 21 8 22 Ce prix est très avantageux	9.883,00	(1.858) façonnage N° 20

Bibliothèque	1.439,00
Abonnements aux revues pour membres et élèves avancés par APF	18.000
Entretiens Juin 83 Déc. 83	37.101
Pr la journée du 12 mai - avance pour les salles	5.125,00
Pr la réception FEP du 30 juin (partagé avec la SPP)	4.000,00

Le total des dépenses 250. 161,00

Ce total ne comprend pas les cotisations de nos membres à l'IPA et à la FEP qui ne nous ont pas encore été réclamées. La cotisation IPA ne devrait pas être plus élevée qu'auparavant et une discussion aura lieu au prochain Congrès International de Hambourg sur l'initiative du Professeur Sigurta (trésorier italien), une réunion des trésoriers de toutes les Sociétés aura lieu. La question du dollar pris comme étalon des cotisation est, en effet, en discussion et vous avez pu lire, dans la dernière lettre d'Information du Président de PIPA, un débat sur ce problème.

Traditionnellement, les comptes de l'A.P.F. sont arrêtés au 31 mars, et je passerai donc aux

R E C E T T E S

R E C E T T E S

- Cotisations Titulaires et Associés :

Elles étaient

en 81/82

en 82/83

en 83/84

F. 900.- par sem.
(60.750)

F. 1050.- par sem.
(104.575)

F. 1320.- par sem
(113.740)

Les différences, notamment entre 81/82 et 82/83 sont dues au fait que bon nombre de cotisations en retard sont rentrées.

- Participation des élèves :

Elles étaient

en 81/82

en 82/83

F.360.-par sem.
(72.925)

F. 460.- par sem.
(82.360)

Les rentrées sont tout à fait régulières.

- VAUCRESSON

(82/83]

(F. 56.000,00

(83/84)

F. 75.520,00

. Bénéfice décembre F. 17.000

. " juin F. 21.000

. Bénéfice Total F. 38.000

- Remboursements par les membres des divers
abonnements (Int. R. et J.) F. 15432,00

Le total des recettes est, au 31 novembre 1984, de F. 313.811,00

Nous pouvons aujourd'hui y ajouter le bénéfice fait à la Journée du
12 mai et qui était de : F. 49.498,00

mais qui n'entre pas dans l'état de la Trésorerie, arrêté au 31 mars
1984, qui est le suivant :

Caisse d'Epargne	F. 63.589,00	(Mars 1983)
Compte bancaire	F. 11.937,00	
CCP	F. 35.921,00	
	<hr/>	
	F. 111 .447	(F. 74.647,00)

o o

o

JOURNEE DU 12 MAI 1984 :

= = = = =

- Colloque scientifique :
Dépenses 26.597.-
Recettes 90.000.- (approximativement - environ 553
inscrits + 40)
(580 à 600 personnes présentes)

Bénéfice 63.413,00
- Réception

Dépenses 27.415.- (non totalement réglé, nous ne sommes
pas d'accord avec le traiteur)
Recettes 13.500.- (90 inscrits)

Déficit 13.915.-

- Bénéfice de la Journée Frs 49.498.

P R E V I S I O N S

Situation de la trésorerie au 31 mars 1984 : F. 111.447.-
Bénéfice de la Journée du 12 mai : F. 49.498.-

Quelques cotisations de février ne sont pas encore rentrées.

Nous aurons à régler :

- . la cotisation IPA 83/84 et 84/85
- . la cotisation FEP 83/84 et 84/85

Il faudra rapidement prévoir la location de salles pour 84/85.

A ces dépenses, la trésorerie pourra faire face sans problème. L'état de nos comptes est assez florissant.

Aussi ai-je pu apparaître une trésorière un peu ... normande.
Avant la Journée du 12 Mai, nous ne savions pas du tout quelle en serait l'issue financière.

Notre Conseil s'est davantage tourné vers les "relations extérieures" que préoccupé de l'intérieur. Il appartient au prochain Conseil de savoir s'il veut utiliser quelques-uns de nos deniers à la rénovation de notre local.

Avant de quitter ma fonction, je ferai une suggestion au sujet de l'augmentation de nos cotisations. Elles sont déjà lourdes et l'état des finances n'exigerait pas qu'elles soient augmentées. Il s'est avéré cependant au cours des années précédentes, qu'il était préférable d'augmenter régulièrement et peu nos contributions.

Après discussion, l'Assemblée Générale semble penser que faire passer la cotisation des membres à 1.400 Frs et la participation des élèves à 550 Frs serait une bonne solution. Il appartiendra au prochain Conseil d'en décider.

Nicole BERRY